Palat LII 4815

LE

CHEVALIER A LA MODE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES,

PAR MONSIEUR D'ANCOURT,

NOUVELLE ÉDITION.

NAPOLI

A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

ACTEURS.

LE CHEVALIER de Villefontaine.

Madame PATIN, *veuve, amoureuſe du Chevalier.*

Mr. SERREFORT, *beau-frere de Madᵉ. Patin.*

LUCILE, *fille de Mr. Serrefort.*

LA BARONNE, *vieille Plaideuſe.*

Mr. MIGAUD, *Rapporteur de la Baronne.*

LISETTE, *Fille-de-chambre de Madame Patin.*

CRISPIN, *Valet du Chevalier.*

UN NOTAIRE.

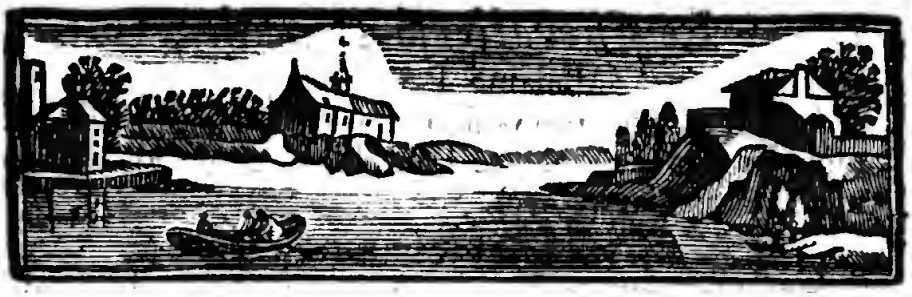
LE COCHER de Madame Patin.

LA BRIE, *Laquais de Madame Patin.*

JASMIN, *Laquais de la Baronne.*

Pluſieurs Domeſtiques de Madame Patin.

La Scene eſt à Paris, chez Madame Patin



LE

CHEVALIER A LA MODE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Madame PATIN, LISETTE.

Madame Patin entre avec beaucoup de précipitation & de déſordre, ſuivie de Liſette.

LISETTE.

QU'EST-CE donc, Madame? Qu'avez-vous? Que vous eſt-il arrivé? Que vous a-t-on fait?

Madame PATIN.

Une avanie.... Ah! j'étouffe. Une avanie.... Je ne ſçaurois parler, un ſiege.

LISETTE *lui donnant un ſiege.*

Une avanie? A vous, Madame, une avanie? Cela eſt-il poſſible?

Madame PATIN.

Cela n'eſt que trop vrai, ma pauvre Liſette. J'en mourrai. Quelle violence ! en pleine rue on vient de me manquer de reſpect.

LISETTE.

Comment donc, Madame, manquer de reſpect à une Dame comme vous? Madame Patin, la veuve d'un honnête Partiſan, qui a gagné deux millions de bien au ſervice du Roi? Et qui ſont ces inſolens-là, s'il vous plaît?

Madame PATIN.

Une Marquiſe de je ne ſçais comment, qui a eu l'audace de faire prendre le haut du pavé à ſon carroſſe, & qui a fait reculer le mien de plus de vingt pas.

LISETTE.

Voilà une Marquiſe bien impertinente. Quoi! votre perſonne qui eſt toute de clinquant, votre grand carroſſe doré qui roule pour la premiere fois, deux gros chevaux gris-pommelés à longues queues, un cocher à barbe retrouſſée, ſix grands laquais, plus chamarés de galons que les eſtafiers d'un Carrouſel, tout cela n'a point imprimé de reſpect à votre Marquiſe?

Madame PATIN.

Point du tout, c'eſt du fond d'un vieux carroſſe, traîné par deux chevaux étiques, que cette gueuſe de Marquiſe m'a fait inſulter par des Laquais tout déguenillés.

LISETTE.

Ah! mort de ma vie, où étoit Liſette! Que je lui aurois bien dit ſon fait!

Madame PATIN.

Je l'ai pris ſur un ton proportionné à mon équipage; mais elle, avec un *taiſez-vous*, *Bourgeoiſe*, m'a penſé faire tomber de mon haut.

LISETTE.

Bourgeoiſe! Bourgeoiſe! dans un carroſſe de velours cramoiſi à ſix poils, entouré d'une crépine d'or.

Madame PATIN.

Je t'avoue qu'à cette injure aſſommante je n'ai pas eu la force de répondre; j'ai dit à mon Cocher de tourner, & de m'amener ici à toute bride.

SCENE II.

Madame PATIN, LISETTE, LA BRIE.

LISETTE.

AH! vraiment, voilà un de vos Laquais en bel équipage. Vous moquez-vous, la Brie? Comment paroissez-vous devant Madame? Quel désordre est-ce là? Diroit-on que vous avez mis aujourd'hui un habit neuf?

LA BRIE.

Les autres sont plus chiffonnés que moi, & je venois dire à Madame que la Fleur & Jasmin ont la tête cassée par les gens de cette Marquise, & qu'il n'a tenu qu'à moi de l'avoir aussi.

LISETTE.

Et que ne disiez-vous à qui vous étiez?

LA BRIE.

Nous l'avons dit aussi.

Madame PATIN.

Hé bien?

LA BRIE.

Hé bien, Madame, je crois que c'est à cause de cela qu'ils nous ont battus.

LISETTE.

Les lourdauds!

Madame PATIN.

Va-t-en dehors, mon enfant.

LA BRIE.

Mais la Fleur & Jasmin sont chez le Chirurgien.

Madame PATIN.

Hé bien, qu'ils se fassent panser, & qu'on ne m'en rompe pas la tête davantage.

SCENE III.

Madame PATIN, LISETTE.

LISETTE.

AU moins, Madame, il faut prendre cette affaire-ci du bon côté. Ce n'eſt pas à votre perſonne qu'ils ont fait inſulte, c'eſt à votre nom. Que ne vous dépêchez-vous d'en changer?

Madame PATIN.

J'y ſuis bien réſolue, & j'enrage contre ma deſtinée, de ne m'avoir pas fait tout-d'abord une femme de qualité.

LISETTE.

Eh! vous n'avez pas tout-à-fait ſujet de vous plaindre; & ſi vous n'êtes pas encore femme de qualité, vous êtes riche au moins; & comme vous ſçavez, on achete facilement de la qualité avec de l'argent, mais la naiſſance ne donne pas toujours du bien.

Madame PATIN.

Il n'importe, c'eſt toujours quelque choſe de bien charmant qu'un grand nom.

LISETTE.

Bon, bon, Madame, vous ſeriez, ma foi, bien embarraſſée, ſi vous vous trouviez comme certaines grandes Dames de par le monde, à qui tout manque, & qui, malgré leur grand nom, ne ſont connues que par un grand nombre de créanciers, qui crient à leurs portes depuis le matin juſqu'au ſoir.

Madame PATIN.

C'eſt là le bon air, c'eſt ce qui diſtingue les gens de qualité.

LISETTE.

Ma foi, Madame, avanie pour avanie, il vaut mieux, à ce qu'il me ſemble, en recevoir d'une Marquiſe que d'un Marchand; & croyez-moi, c'eſt un grand plaiſir de pouvoir ſortir de chez ſoi par la grande porte, ſans

craindre qu'une troupe de Sergens vienne saisir le carrosse & les chevaux. Que diriez-vous si vous vous trouviez réduite à gagner à pied votre logis, comme quelques-unes à qui cela est arrivé depuis peu?

Madame PATIN.

Plût au Ciel que cela me fût arrivé, & que je fusse Marquise!

LISETTE.

Mais, Madame, vous n'y songez pas.

Madame PATIN.

Oui, oui, j'aimerois mieux être la Marquise la plus endettée de toute la Cour, que de demeurer veuve du plus riche Financier de France. La résolution en est prise, il faut que je devienne Marquise, quoi qu'il en coûte; & pour cet effet, je vais absolument rompre avec ces petites gens, dont je me suis encanaillée. Commençons par Mr. Serrefort.

LISETTE.

Mr. Serrefort, Madame? votre beau-frere?

Madame PATIN.

Bon, beau-frere! mon beau-frere! parlez-mieux, s'il vous plaît.

LISETTE.

Pardonnez-moi, Madame, j'ai cru qu'il étoit votre beau-frere, parce qu'il étoit frere de feu Monsieur votre mari.

Madame PATIN.

Frere de feu mon mari, soit; mais mon mari étant mort, Dieu merci, Mr. Serrefort ne m'est plus rien. Cependant il semble à ce crasseux-là qu'il me soit de quelque chose; il se mêle de censurer ma conduite, de contrôler toutes mes actions. Son audace va jusqu'à vouloir me faire prendre de petites manieres comme celles de sa femme, & faire des comparaisons d'elle à moi. Mais est-il possible qu'il y ait des gens qui se puissent méconnoître jusqu'à ce point-là?

LISETTE.

Oui, oui, je commence à comprendre qu'il a tort, & que vous avez raison, vous. C'est bien à lui & à sa femme à faire des comparaisons avec vous! Il n'est que

votre beau-frere, & elle n'eſt que votre belle-ſœur, une fois.

Madame PATIN.

Il n'y a pas juſqu'à ſa fille qui ne ſe donne auſſi des airs. Allons-nous en carroſſe enſemble, elle ſe place dans le fond à mes côtés. Sommes-nous à pied, elle marche toujours ſur la même ligne, ſans obſerver aucune diſtance entre elle & moi.

LISETTE.

La petite ridicule ! une niece vouloir aller de pair avec ſa tante ?

Madame PATIN.

Ce qui m'en déplaît encore, c'eſt qu'avec ſes minauderies, elle attire les yeux de tout le monde, & ne laiſſe pas aller ſur moi le moindre petit regard.

LISETTE.

Que le monde eſt fou ! parce qu'elle eſt jeune & jolie, on la regarde plus volontiers que vous.

Madame PATIN.

Cela changera, ou je ne la verrai plus.

LISETTE.

Vous la corrigerez aiſément ; & en devenant ſa belle-mere, Madame, vous aurez des droits ſur elle, que la qualité de tante ne vous donne pas.

Madame PATIN.

Comment donc ſa belle-mere ? Tu crois qu'après ce qui vient de m'arriver, je me piquerai de tenir parole à Mr. Migaud, que je l'épouſerai ?

LISETTE.

Oui, Madame. Et qu'a de commun ce qui vient de vous arriver, avec les deux mariages que l'on a conclus, de vous avec Mr. Migaud, & du fils de Mr. Migaud avec Lucile votre niece ?

Madame PATIN.

Vraiment je ſerois bien avancée. C'eſt un beau nom que celui de Madame Migaud ! J'aimerois autant demeurer Madame Patin.

LISETTE.

Oh ! il y a bien de la différence. Le nom de Migaud

eſt un nom de robe, & celui de Patin n'eſt qu'un nom de financier.

Madame PATIN.

Robe ou finance, tout m'eſt égal ; & depuis huit jours, je me ſuis réſolue d'avoir un nom de Cour, & de ceux qui empliſſent le plus la bouche.

LISETTE *à part.*

Ah, ah ! ceci ne vaut pas le diantre pour Mr. Migaud.

Madame PATIN.

Que dis-tu ?

LISETTE.

Je dis, Madame, qu'un nom de Cour vous ſiéra à merveille ; mais que ce n'eſt pas aſſez d'un nom, à ce qu'il me ſemble, que je crois qu'il vous faut un mari, & que vous devez bien prendre garde au choix que vous en ferez.

Madame PATIN.

Je me connois en gens, & j'ai en main le plus joli homme du monde.

LISETTE.

Comment ? ce choix eſt déjà fait, & je n'en ſçavois rien ?

Madame PATIN.

Le Chevalier n'a pas voulu que je te le diſe.

LISETTE.

Quel Chevalier ? Le Chevalier de Villefontaine ?

Madame PATIN.

Lui-même.

LISETTE.

Quoi ! c'eſt le Chevalier de Villefontaine que vous voulez épouſer ?

Madame PATIN.

Juſtement.

LISETTE.

Vous n'y ſongez pas, Madame. Ce Chevalier n'a pas un ſou de bien.

Madame PATIN.

J'en ai ſuffiſamment pour tous deux, & il y a même quelque juſtice à ce que je fais. Mr. Patin n'a pas gagné

trop légitimément ſon bien en Normandie; & c'eſt une eſpece de reſtitution que de relever, avec ce qu'il m'a laiſſé, une des meilleures maiſons de la Province.

LISETTE.

Ah! puiſque c'eſt un mariage de conſcience, je n'ai plus rien à vous dire. Que Mr. Migaud ſera ſurpris, quand vous lui apprendrez votre deſſein!

Madame PATIN.

Je n'ai garde de l'en informer, il ne manqueroit pas d'en aller faire ſes plaintes à Mr. Serrefort. Mr. Serrefort viendroit à ſon ordinaire m'étourdir de ſes ſots raiſonnemens. Pour m'épargner l'embarras d'y répondre, je ne veux point que l'un ni l'autre ſçache cette affaire, qu'elle ne ſoit tout-à-fait conclue.

LISETTE.

Mais, Madame, il me ſemble qu'avant que d'épouſer le Chevalier de Villefontaine, il faudroit vous défaire honnêtement de Mr. Migaud.

Madame PATIN.

C'eſt mon deſſein, vraiment, & je veux lui faire une querelle d'Allemand dès que je le verrai. Pour peu qu'il ait d'intelligence, il entendra bien ce que cela veut dire.

LISETTE.

Une querelle d'Allemand? Vous avez raiſon. Voilà une maniere tout-à-fait honnête pour vous en défaire. Mais le voici.

SCENE IV.

Mr. MIGAUD, Madame PATIN, LISETTE.

Mr. MIGAUD.

MAdame, j'entre peut-être indiſcretement; mais je viens moi-même vous apporter la réponſe du billet que vous m'écrivîtes hier au ſoir.

Madame PATIN.

Moi, je vous ai écrit, Monſieur?

Mr. MIGAUD.

Oui, Madame; une vieille Baronne, qui a un procès

dont je ſuis Rapporteur, m'apporta hier une recommandation de votre part.

Madame PATIN.

Ah ! je m'en ſouviens, oui, oui ; c'eſt une vieille importune qui me fatigue depuis huit jours pour vous parler en ſa faveur, & je vous écrivis hier pour m'en débarraſſer.

Mr. MIGAUD.

Je ſuis bien aiſe, Madame, que vous ne preniez pas grande part à ſon affaire. Il y a dans ſa cauſe plus de chimere que de raiſon ; & en vérité, il y a peu d'honneur à ſe mêler...

Madame PATIN.

Comment, Monſieur, vous ne lui ferez pas gagner ſon procès ?

Mr. MIGAUD.

Moi, Madame ? Cela ne dépend pas de moi ſeulement, & la Juſtice...

Madame PATIN.

La Juſtice ! la Juſtice ! vraiment, ſi la Juſtice étoit pour elle, on auroit bien affaire de vous ſolliciter. Quelle obligation prétendriez-vous que je vous euſſe ?

Mr. MIGAUD.

Mais, Madame....

Madame PATIN.

Mais, Monſieur, je ne prétends pas qu'on diſe dans le monde qu'une recommandation comme la mienne n'a ſervi de rien ; & je ne ſuis pas aſſez laide, ce me ſemble, pour avoir la réputation de n'avoir pu mettre un Juge dans les intérêts des perſonnes que je protege.

Mr. MIGAUD.

En vérité, Madame, je ne vois pas la raiſon qui vous oblige à vouloir que je m'intéreſſe dans une cauſe où il n'y a que de la honte à recevoir.

Madame PATIN.

En vérité, Monſieur, je ne vois pas la raiſon qui vous oblige, lorſque je vous en prie, de vouloir refuſer de donner un bon tour à une méchante affaire. Eh ! fi, Monſieur, il ſemble que vous ayez encore la pudeur d'un jeune Conſeiller.

Mr. MIGAUD.

Sérieuſement, Madame...

Madame PATIN.

Ah ! Monſieur, point de replique, je vous prie. Je me fais entendre, ſi je ne me trompe. C'eſt à vous de prendre vos meſures là-deſſus. Liſette, ſi la perſonne dont je vous ai parlé vient ici, qu'on me faſſe avertir chez Araminte, où je vais jouer au Reverſis. Monſieur, je vous donne le bonjour.

SCENE V.

Mr. MIGAUD, LISETTE.

Mr. MIGAUD.

Liſette ?

LISETTE.

Monſieur.

Mr. MIGAUD.

Que veut dire cette maniere ? Quel accueil me fait ta maîtreſſe ?

LISETTE.

Vous n'en êtes pas fort content, à ce que je vois ?

Mr. MIGAUD.

Trouves-tu que j'aie ſujet de l'être ?

LISETTE.

Il me ſemble que non, franchement.

Mr. MIGAUD.

Comment faut-il que j'explique tout ceci ?

LISETTE.

Pour peu que vous ayez d'intelligence, vous entendez bien ce que cela ſignifie.

Mr. MIGAUD.

Je m'y perds, plus je l'examine.

LISETTE.

Il me ſemble pourtant que cela n'eſt pas bien difficile à comprendre.

Mr. MIGAUD.

Aide-moi, je te prie, à le pénétrer.

LISETTE.

Vous aimez Madame Patin ma maîtreſſe, & vous avez cru juſqu'ici que Madame Patin vous aimoit?

Mr. MIGAUD.

Nos affaires ſont aſſez avancées pour me le faire préſumer; & ce qui me ſurprend, c'eſt qu'aux termes où nous en ſommes, elle prenne des airs ſi bruſques.

LISETTE.

Cela ſeroit auſſi un peu ſurprenant, ſi vous ne la connoiſſiez pas; mais vous ſçavez ce qu'il en faut croire.

Mr. MIGAUD.

Sans le reſpect que j'ai pour elle, je croirois...

LISETTE.

Eh! laiſſez là le reſpect, Monſieur, & dites librement que vous la croyez un peu folle. Je me connois trop bien en gens pour vous en dédire.

Mr. MIGAUD.

Ecoute, Liſette, puiſque tu me parles franchement, je t'avouerai de bonne foi que le caractere de Madame Patin m'a toujours fait peur, & que ſans certains intérêts de mon fils, je n'aurois jamais ſongé à l'épouſer. Mr. Serrefort, comme tu ſçais, appréhende que ſa belle-ſœur ne diſſipe les grands biens que ſon mari lui a laiſſés en mourant; & c'eſt pour s'aſſurer cette ſucceſſion, qu'en donnant Lucile à mon fils, il ne conſent à ce mariage, qu'à condition que j'épouſerai Madame Patin.

LISETTE.

Et vous aurez la complaiſance de vouloir bien ſouſcrire à cette condition?

Mr. MIGAUD.

J'aſſure par-là plus de quarante mille livres de rente à ma famille.

LISETTE.

Cela vaut bien que vous vous expoſiez à enrager le reſte de vos jours.

Mr. MIGAUD.

J'aurai moins à ſouffrir que tu ne penſes; & je ſuis, graces au Ciel, d'une profeſſion & d'un caractere à mettre aiſément une femme à la raiſon.

LISETTE.

Commencez donc dès-à-préſent à y mettre Madame Patin; car je vous avertis que ſi vous attendez, pour la rendre ſage, que vous ſoyez ſon mari, vous courez riſque de la voir mourir folle.

Mr. MIGAUD.

Que me dis-tu là?

LISETTE.

Je me ſuis ſentie de l'inclination à vous rendre ſervice, & il me ſemble que Mr. votre fils, qui eſt un garçon ſi ſage & ſi honnête, fera bien un meilleur uſage de quarante mille livres de rente à qui vous en voulez, que le petit fat à qui Madame Patin les deſtine.

Mr. MIGAUD.

Explique-moi cette énigme-là. Ta maîtreſſe auroit-elle changé de penſée?

LISETTE.

Elle s'eſt mis la Cour en tête; & pour y paroître avec éclat, elle prétend épouſer le Chevalier de Villefontaine.

Mr. MIGAUD.

Cela ne ſe peut pas.

LISETTE.

Je ne ſçais pas ſi cela ſe peut; mais je ſçais bien que cela eſt.

Mr. MIGAUD.

Le Chevalier de Villefontaine! tu te moques, mon enfant, cet homme-là n'eſt point fait pour épouſer. C'eſt un aventurier qui n'en a pas le temps, un jeune extravagant qui n'a pas cent piſtoles de revenu, qu'on ne connoît à la Cour que par le ridicule qu'il s'y donne, & qui n'a pour tout mérite que celui de boire & de prendre du tabac.

LISETTE.

Eh bien, Monſieur, boire & prendre du tabac, c'eſt ce qui fait aujourd'hui le mérite de la plupart des jeunes gens.

Mr. MIGAUD.

Je ne ſçaurois croire ce que tu me dis.

LISETTE.

Non; ne le croyez pas; mais avertiſſez-en toujours Mr. Serrefort par précaution, & prenez vos meſures comme ſi vous en étiez perſuadé : la ſuite vous convaincra du reſte. Voici notre Chevalier, adieu. Ne perdez point de temps, & comptez que ce n'eſt pas peu que je me mêle de vos affaires.

Mr. MIGAUD.

L'étrange choſe que la tête d'une femme!

SCENE VI.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

BOnjour, ma pauvre Liſette. Ah, ah! tu as du deſſein aujourd'hui. Te voilà plus parée que de coutume, & toujours plus belle que tout ce que j'ai vu de plus beau. Quel charmant embonpoint!

LISETTE.

Eſt-ce à moi que vous parlez, Monſieur?

LE CHEVALIER.

Et à qui donc?

LISETTE.

J'ai cru que c'étoit un compliment pour quelque Dame, que vous répétiez comme une leçon. Madame vous a attendu long-temps, Monſieur.

LE CHEVALIER.

En vérité, tu es une des plus aimables filles que je connoiſſe. Mais qui te fait tes manteaux? Je veux mettre ton ouvriere en crédit. Par ma foi, voilà le plus galant négligé qu'on ait jamais vu. Comme elle ſe coiffe, la fripponne!

LISETTE.

Vous voulez bien, Monſieur, que j'aille dire à Madame que vous êtes ici. Elle n'eſt qu'à dix pas, chez une Dame de ſes amies.

LE CHEVALIER.

Attends, attends, Liſette : un moment plus ou moins ne fera rien à la choſe.

LISETTE.

Pardonnez-moi, Monſieur, je ſerai bien aiſe qu'on l'avertiſſe de votre impatience ; auſſi-bien voilà Criſpin qui a quelque choſe à vous dire.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN.

AH ! vous voilà, Monſieur, je vous cherchois partout pour vous dire que la Baronne...

LE CHEVALIER.

Paix, paix, tais-toi. Ne vois-tu pas où nous ſommes ?

CRISPIN.

Oui, Monſieur ; mais la Baronne...

LE CHEVALIER.

Eh ! ventrebleu, maraud, ne t'ai-je pas dit que quand je ſuis chez une femme, je ne veux point que tu me viennes parler d'aucune autre ?

CRISPIN.

Cela eſt vrai. Mais, Monſieur, cette Baronne...

LE CHEVALIER.

Mais, Monſieur le fat, taiſez-vous, encore une fois, & ne venez point gâter une affaire, qui eſt peut-être la meilleure qui me puiſſe arriver.

CRISPIN.

Oh, oh ! quoi, Monſieur ! la maîtreſſe du logis parle-t-elle de mariage, & ſongez-vous à l'épouſer ? L'aimez-vous ?

LE CHEVALIER.

Moi, l'aimer ? Pauvre ſot !

CRISPIN.

De quelle affaire parlez-vous donc ?

LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Je l'épouſerai ſi je veux; mais je la hais comme la peſte : & ce ne ſeroit pas elle que j'épouſerois.

CRISPIN.

Non? Le diable m'emporte, ſi je vous entends.

LE CHEVALIER.

Ce ſeroit quarante mille livres de rente qu'elle poſſede, dont je pourrois être amoureux.

CRISPIN.

C'eſt-à-dire, que ce ſont les quarante mille livres de rente que vous épouſeriez en l'épouſant?

LE CHEVALIER.

Et quoi donc? Si j'avois à aimer, ce ne ſeroit pas Madame Patin, Dieu me damne.

CRISPIN.

Ce ne ſeroit pas auſſi la vieille Baronne; car vous lui promettez tous les huit jours de l'épouſer dans la ſemaine, & il y a près d'un an que vous l'amuſez.

LE CHEVALIER.

Si la Baronne avoit gagné ſes procès, je la préférerois à Madame Patin; & quoiqu'elle ait quinze ou vingt années davantage, ſes procès gagnés lui donneroient quinze ou vingt mille livres de rente plus que n'a Madame Patin.

CRISPIN.

C'eſt-à-dire, que s'il en venoit encore quelqu'autre plus riche que ces deux-là, vous prendriez parti avec la derniere?

LE CHEVALIER.

Je les ménagerai toutes, autant qu'il s'en préſentera, le plus long-temps que je pourrai, & je me déterminerai pour celle qui accommodera le mieux mes affaires.

CRISPIN.

Et pour accommoder les miennes, j'ai envie d'en prendre quelqu'une de celles dont vous ne voudrez point; car entre nous, Monſieur, je n'aime point les Soubrettes, voyez-vous. A propos d'aimer, je crois que vous n'aimez rien, vous, que votre profit.

LE CHEVALIER.

Je ne ſçais ſi je n'aimerois point une petite brune,

qui eſt la plus charmante du monde; & ſi elle étoit auſſi riche qu'elle voudroit me le faire croire, je n'héſiterois point à lui ſacrifier toutes les autres.

CRISPIN.

Quelle petite brune? Comment l'appellez-vous?

LE CHEVALIER.

Je n'ai pu encore ſçavoir ſon nom.

CRISPIN.

Je m'étonnois auſſi, car il n'y a point de petite brune ſur mon mémoire.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt que depuis quatre jours que je la vois tous les ſoirs aux Tuileries. Je lui ai fait croire qu'on m'appelloit le Marquis des Guerets. Parbleu, c'eſt une conquête auſſi difficile que j'en connoiſſe. Je ne ſuis pourtant pas mal auprès d'elle.

CRISPIN.

En quatre jours! voilà une conquête bien difficile, vous avez raiſon.

LE CHEVALIER.

Elle a un pere extrémement bizarre, à ce qu'elle m'a dit; & ce n'eſt que ſous le prétexte d'aller voir une certaine tante, qu'elle trouve moyen de venir les ſoirs à la promenade.

CRISPIN.

Toute jeune, & toute petite perſonne qu'elle eſt, elle ment déjà à la perfection, n'eſt-ce pas?

LE CHEVALIER.

Elle a de l'eſprit au-delà de l'imagination. Une vivacité.... La charmante petite créature!

CRISPIN.

Diable!

LE CHEVALIER.

Ne m'en parle plus, Criſpin, ne m'en parle plus, je t'en prie. Vois-tu? J'ai des entêtemens de fortune, & je craindrois de me faire, avec cette petite perſonne, une affaire de cœur qui me meneroit peut-être trop loin.

CRISPIN.

Vous avez raiſon.

LE CHEVALIER.

Songeons au ſolide, mon ami, & nous donnerons enſuite dans la bagatelle.

CRISPIN.

C'eſt bien dit. Or çà, je vois bien que c'eſt la Dame d'ici qui eſt la meilleure à ménager, & je m'en vais renvoyer Madame la Baronne avec ſes préſens.

LE CHEVALIER.

Comment, que parles-tu de préſens?

CRISPIN.

C'eſt ce que je vous ai voulu dire d'abord, que Madame la Baronne vous attend chez vous avec des préſens; mais je vais les renvoyer.

LE CHEVALIER.

Attends, attends un peu. Et qu'eſt-ce que c'eſt que ces préſens?

CRISPIN.

Hé! Monſieur, c'eſt, par exemple, un fort beau carroſſe qu'elle a fait mettre ſous une de vos remiſes, deux gros chevaux dans votre écurie, un cocher & un gros barbet qui ont amené tout cela, & que je vais renvoyer, puiſque vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Non, non, demeure. Cette pauvre femme! elle m'aime dans le fond, & je ne veux pas la fâcher.

CRISPIN.

Vous avez raiſon; mais vous ne ſongez pas que Madame Patin...

LE CHEVALIER.

Je ſonge que Madame Patin aime le grand air & le grand équipage. Le carroſſe eſt beau?

CRISPIN.

Il eſt des plus beaux qui ſe portent.

LE CHEVALIER.

Cette pauvre Baronne! Et les chevaux?

CRISPIN.

Les chevaux ſont des chevaux qui ont l'air aiſé. Vous n'en avez jamais eu encore comme ceux-là.

LE CHEVALIER.

La pauvre femme! Va, va-t-en lui dire que je la

remercie, & que j'aurai l'honneur de la voir cette après-dînée.

CRISPIN.

Oh ! ſans vous il n'y a rien à faire, & je m'en vais gager qu'elle emmenera les chevaux, le carroſſe & le barbet, ſi vous ne venez les recevoir vous-même ; & encore faut-il vous dépêcher, car elle a des affaires, & il me ſemble qu'elle m'a dit qu'un de ſes procès ſe jugeoit demain ſans faute.

LE CHEVALIER.

Hé bien, dis-lui ſeulement que je la verrai aujourd'hui ſans y manquer.

CRISPIN.

Vous lui avez manqué vingt fois de parole. Voulez-vous qu'elle ſe fie à la mienne ?

LE CHEVALIER.

Voilà Madame Patin. Va vîte faire ce que je dis.

CRISPIN.

Parbleu, vous viendrez, puiſque vous voulez garder l'équipage.

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc, maraud, & laiſſe-moi ſortir honnêtement d'avec celle-ci.

SCENE VIII.

Madame PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

Madame PATIN.

JE vous ai fait attendre, Monſieur le Chevalier ; mais vous me devez ſçavoir gré de ne me pas trouver chez moi. Comme je n'y veux être que pour vous, je ſuis bien aiſe de me dérober aux importunités de quelques gens qui ſe croient en droit de me parler à toute heure, & à qui mes gens n'oſent fermer la porte au nez, quoique je leur aie commandé plus de mille fois de le faire.

LE CHEVALIER.

On eſt trop payé, Madame, du chagrin d'avoir attendu, quand on a le bonheur de vous voir un moment; & j'attendrai toujours volontiers, quand je ferai ſûr de ne pas attendre inutilement.

Madame PATIN.

Qu'il eſt obligeant, & qu'il dit les choſes de bonne grace! Au moins, Monſieur le Chevalier, Liſette m'a rendu compte de votre honnêteté; vous ne vouliez pas qu'elle me vînt avertir, de peur de me détourner; mais j'aurois été bien fâchée contre elle.

LE CHEVALIER.

Je craignois de donner du chagrin à la compagnie que vous venez de quitter.

Madame PATIN.

Il n'y avoit que des femmes, au moins; & vous n'avez point de rivaux à craindre.

CRISPIN *bas au Chevalier.*

Le carroſſe s'ennuyera ſous la remiſe.

LE CHEVALIER.

Paix.

Madame PATIN.

Que dit Criſpin?

CRISPIN.

Rien, Madame.

Madame PATIN.

Paſſons dans mon cabinet, nous y ſerons mieux qu'ici.

CRISPIN *bas au Chevalier.*

Les chevaux s'impatienteront, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Te tairas-tu?

Madame PATIN.

Allons, Monſieur le Chevalier.

CRISPIN.

Adieu l'équipage.

Madame PATIN.

A qui en a-t-il? Que parle-t-il d'équipage?

LE CHEVALIER.

Je ne ſçais, Madame, ce qu'il marmote entre ſes

dents, de carroſſe, de chevaux, d'équipage. C'eſt mon Sellier qui m'attend, n'eſt-ce pas ?

CRISPIN.

Oui, Monſieur.

LE CHEVALIER.

M'a-t-on amené ces deux chevaux neufs ?

CRISPIN.

Oui, Monſieur, & ils vous attendent, comme je vous ai dit.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, Madame, c'eſt un nouveau carroſſe que je me donne. Je ſçais que je vous fais plaiſir de me bien mettre en équipage, & je meurs d'impatience de voir ſi vous devez être contente de celui-ci.

Madame PATIN.

Je vais le voir avec vous ; & puiſque c'eſt pour me plaire que vous faites cette dépenſe, je ſerai bien aiſe d'être la premiere à vous en dire mon ſentiment. Allons.

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame, ſongez de grace...

Madame PATIN.

A quoi, Monſieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Eh ! Madame....

Madame PATIN.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Que diroit-on, Madame, dans le monde, des petits ſoins qu'on vous verroit prendre ? Cela ſeul ſuffiroit pour découvrir ce que nous avons intérêt de cacher ; & je ſerois au déſeſpoir que quelques ſoupçons nous attiraſſent de chagrinantes remontrances de votre famille & de la mienne.

CRISPIN.

Aſſurément, Madame, & il ne ſeroit pas honnête que mon maître eſſayât ſon carroſſe devant vous. La femme de ſon Sellier eſt une cauſeuſe.

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, il y a des ſuites à craindre, que je prévois, & que je ne ſçaurois vous dire. Adieu,

Madame, je reviendrai dans un inſtant ſi vous voulez me le permettre.

Madame PATIN.

Adieu donc, Chevalier. Ne tardez pas, je vous prie, & paſſez chez votre Notaire pour ce que vous ſçavez.

SCENE IX.

Madame PATIN, LISETTE.

LISETTE.

MA foi, Madame, ce n'étoit pas la peine de quitter le jeu pour être ſacrifiée par Monſieur le Chevalier à l'impatience de voir ſon carroſſe.

Madame PATIN.

Que tu es folle, Liſette! Je lui ſçais bon gré de cette impatience. C'eſt pour me faire plaiſir qu'il a fait faire ce carroſſe. Je gage qu'il y aura fait mettre des chiffres.

LISETTE.

Je ne ſçais; mais je crains bien que ce Mr. le Chevalier ne vous donne bien des chagrins. Les gens de la Cour, & les jeunes gens ſur-tout, ſont d'étranges perſonnages. Celui-ci, encore qu'il ſoit votre amant, vous voyez avec quelle bruſquerie il vous quitte pour aller voir un carroſſe neuf. S'il eſt jamais votre mari, il ſe levera d'auprès de vous dès quatre heures du matin pour voir panſer ſes chevaux. Le beau régal pour une femme!

Madame PATIN.

Tu ne ſçais ce que tu dis.

LISETTE.

Vous m'en direz des nouvelles.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Mr. SERREFORT, LISETTE.

LISETTE.

AU moins, Monſieur, dites-lui bien que vous êtes entré malgré moi ; elle n'y veut pas être, comme je vous dis, & vous me feriez quereller infailliblement.

Mr. SERREFORT.

Ne te mets pas en peine, je la chapitrerai de maniere qu'elle n'aura pas la hardieſſe de quereller de plus de huit jours. L'extravagante ! elle ſe fait de belles affaires. S'il faut malheureuſement que celle-ci éclate à la Cour, nous ne pourrons jamais nous parer de quelque groſſe taxe.

LISETTE.

De quelle affaire parlez-vous là ?

Mr. SERREFORT.

Eſt-ce que tu n'étois pas avec elle ce matin, quand elle a eu bruit avec cette femme de qualité ?

LISETTE.

Vous ſçavez déjà cette aventure ?

Mr. SERREFORT.

Je l'ai ſçue un quart d'heure après qu'elle eſt arrivée ; & comme on achevoit de me la conter, Mr. Migaud eſt venu m'avertir du deſſein où elle eſt d'épouſer un certain Chevalier de Villefontaine.

LISETTE.

Franchement, Monſieur, vous avez là une belle-ſœur qui vous donnera de la peine à la réduire ; je doute que vous en veniez à bout.

Mr. SERREFORT.

J'y brûlerai mes livres.

LISETTE.

LISETTE.

Sur-tout ne manquez pas de crier bien fort, & de prendre un ton d'autorité avec elle ; car, voyez-vous, quoiqu'elle vous mépriſe quand vous n'y êtes pas, elle vous craint quand elle vous voit, & elle n'oſe pas vous contredire en face.

Mr. SERREFORT.

Laiſſe-moi faire.

LISETTE.

La voici.

SCENE II.

Mr. SERREFORT, Mde. PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Monſieur a voulu demeurer malgré moi, Madame.

Madame PATIN.

Ah ! Monſieur Serrefort, quel deſſein vous amene ? Vous m'auriez fait plaiſir de me ſouffrir ſeule aujourd'hui ; mais puiſque vous voilà, finiſſons, je vous en prie. De quoi s'agit-il ?

Mr. SERREFORT.

Qu'eſt-ce donc, Madame ma belle-ſœur, de quel ton le prenez-vous là, s'il vous plaît ? Ecoutez, vous vous donnez des airs qui ne vous conviennent point ; & ſans parler de ce qui me regarde, vous prenez un ridicule dont vous vous repentirez quelque jour.

Madame PATIN.

Un fauteuil, Liſette. Je prévois que Monſieur va m'endormir.

LISETTE.

Non, Madame ; & ſi vous êtes ſage, ce que j'ai à vous dire vous réveillera terriblement, au contraire.

Madame PATIN.

Ne prêchez donc pas long-temps, je vous prie.

Mr. SERREFORT.

Si vous pouviez profiter de mes ſermons, il ne vous

arriveroit pas tous les jours de nouvelles affaires, qui vous perdront entiérement à la fin.

Madame PATIN.

Ah, ah ! vous vous intéreſſez étrangement à ma conduite.

Mr. SERREFORT.

Et qui s'y intéreſſera, ſi je ne le fais pas ? Vous êtes la tante de ma fille, veuve de Maître Paul Patin mon frere, & je ne veux point que l'on diſe dans le monde, que la veuve de mon frere, la tante de ma fille, eſt une folle achevée.

Madame PATIN.

Comment, une folle ? Vous perdez le reſpect, Monſieur Serrefort ; & il faut que je trouve les moyens de me défaire de vous, pour ne plus entendre des ſottiſes, à quoi je ne ſçais point répondre.

Mr. SERREFORT.

Hé ! ventrebleu, Madame Patin, vous devriez vous défaire de toutes vos manieres & de vos airs de grandeur, ſur-tout pour ne plus recevoir d'avanie pareille à celle d'aujourd'hui.

Madame PATIN.

Vous devriez, Monſieur Serrefort, ne me point reprocher des choſes où je ne ſuis expoſée que parce qu'on me croit votre belle-ſœur ; mais voilà qui eſt fait, Monſieur Serrefort, je ferai afficher que je ne la ſuis plus depuis mon veuvage, je vous renonce pour mon beau-frere, Monſieur Serrefort ; & puiſque juſqu'ici mes dépenſes, la nobleſſe de mes manieres, & tout ce que je fais tous les jours, n'ont pu me corriger du défaut d'avoir été la femme d'un partiſan, je prétends....

Mr. SERREFORT.

Hé ! tête-bleu, Madame Patin, c'eſt le plus bel endroit de votre vie que le nom de Patin ; & ſans l'économie & la conduite du pauvre défunt, vous ne ſeriez gueres en état de prendre des airs ſi ridicules. Je voudrois bien ſçavoir....

Madame PATIN.

Courage, courage, Monſieur Serrefort, vous faites bien de jouer de votre reſte.

Mr. SERREFORT.

Je voudrois bien ſçavoir, vous dis-je, ſi vous ne feriez pas mieux d'avoir un bon carroſſe, mais doublé de drap couleur d'olive, avec un chiffre entouré d'une cordeliere, un cocher maigre vêtu de brun, un petit laquais ſeulement pour ouvrir la portiere, & des chevaux modeſtes, que de promener par la Ville ce fomptueux équipage qui fait demander qui vous êtes, ces chevaux fringans qui éclabouſſent les gens de pied, & tout cet attirail, enfin, qui vous fait ordinairement mépriſer des gens de qualité, envier de vos égaux, & maudire par la canaille. Vous devriez, Madame Patin, retrancher tout ce faſte qui vous environne.

LISETTE.

Mais, Monſieur... (*à Madame Patin, qui touſſe, crache & ſe mouche.*) Qu'avez-vous, Madame?

Madame PATIN.

Je prends haleine. Monſieur ne va-t-il pas paſſer au ſecond point?

Mr. SERREFORT.

Non, Madame, & j'en reviens toujours à l'équipage.

Madame PATIN.

Le fatiguant homme!

Mr. SERREFORT.

Que faites-vous, entre autres choſes, de ce cocher à barbe retrouſſée? Quand ce ſeroit celui de la Reine de Saba...

LISETTE.

Mais eſt-ce que vous voudriez, Monſieur, que Madame allât faire la barbe à ſon cocher?

Mr. SERREFORT.

Non, mais qu'elle en prenne un autre.

Madame PATIN.

Oh bien, Monſieur, en un mot, comme en mille, je prétends vivre à ma maniere, je ne veux point de vos conſeils, & me moque de vos remontrances. Je ſuis veuve, Dieu merci. Je ne dépends de perſonne que de moi-même. Vous venez ici me moriginer, comme ſi vous aviez quelque droit ſur ma conduite, c'eſt tout ce que je pourrois ſouffrir à un mari.

Mr. SERREFORT.

Quand Mr. Migaud ſera le vôtre, il fera comme il l'entendra, Madame; car je crois que vous ne nous manquerez pas de parole; & ſi vous aimez tant la dépenſe, ce mariage au moins vous donnera quelque titre qui rendra vos grands airs plus ſupportables.

Madame PATIN.

Oui, Monſieur, quand Monſieur Migaud ſera mon mari, je prendrai ſes leçons, pourvu qu'il ne ſuive pas les vôtres. Il s'accommodera de mes manieres, ou je me ferai aux ſiennes. Eſt-ce fait? Avez-vous tout dit? Sortez-vous, ou voulez-vous que je ſorte?

Mr. SERREFORT.

Non, Madame, demeurez, je ne me mêlerai plus de vos affaires, je vous aſſure; mais qu'une tête bien ſenſée en ait au plutôt la conduite, & que ce double mariage que nous avons réſolu, ſe termine avant la fin de la ſemaine, je vous prie.

Madame PATIN.

Ne vous mettez pas en peine.

SCENE III.

Madame PATIN, LISETTE.

LISETTE.

VOilà un ſot homme, de ne pas dire d'abord les choſes. Il étoit bien beſoin de tout ce préambule pour en venir à l'affaire de Mr. Migaud. Que ne s'expliquoit-il dès en entrant, vous lui auriez dit oui tout auſſi-tôt, & il ne vous auroit pas tant ennuyée.

Madame PATIN.

Hé! ne faut-il pas bien qu'il me fatigue. Il ſemble qu'il ne ſoit fait que pour cela.

LISETTE.

Franchement, Madame, il m'ennuie quelquefois, pour le moins autant que vous.

Madame PATIN.

Que je le hais! Je ne ſerai point ſatisfaite qu'il ne

lui ſoit arrivé quelque aventure déſeſpérante.

LISETTE.

Il le mérite bien ; & quand vous ſerez une fois la belle-mere de ſa fille, vous aurez bien des occaſions de le déſeſpérer.

Madame PATIN.

La belle-mere de ſa fille, moi ? Tu n'y ſonges pas, Liſette. Ne t'ai-je pas fait tantôt confidence de l'affaire du Chevalier ?

LISETTE.

Ah ! par ma foi, Madame, je vous demande pardon. Je ne m'en ſouvenois pas, & je croyois que vous l'aviez oublié, à cauſe de ce que vous venez de dire à Mr. Serrefort.

Madame PATIN.

Que tu es bête, ma pauvre Liſette ! J'aurois promis à Mr. Serrefort tout ce qu'il auroit voulu pour après-demain.

LISETTE.

Oui, Madame ?

Madame PATIN.

Oui, vraiment ; car dès demain je me mettrai hors d'état de lui pouvoir tenir parole.

LISETTE.

Cela eſt bien adroit.

Madame PATIN.

Nous avons pris, le Chevalier & moi, toutes les meſures qu'il faut pour nous marier cette nuit à cinq heures du matin.

LISETTE.

Vous avez des précautions admirables. Mais voici votre petite niece bien échauffée !

Madame PATIN.

Quoi ! je ſerai toujours obſédée, ou par le pere, ou par la fille ? La mere ne viendra-t-elle point encore ?

SCENE IV.

Madame PATIN, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

J'Attendois avec impatience que mon pere ſortît, ma tante, pour vous dire une nouvelle qui vous fera voir que je ſuis autant dans vos intérêts, que mon pere vous eſt contraire.

Madame PATIN.

Que vous ſoyez dans mes intérêts, ou qu'il n'y ſoit pas, c'eſt pour moi la même choſe.

LUCILE.

Oh! ma tante, je crois que vous ne ſerez pourtant pas fâchée de ſçavoir ce qu'on a dit à mon pere.

Madame PATIN.

Et qu'a-t-on pu dire à votre pere?

LUCILE.

Que vous vouliez épouſer un homme de la Cour, & il a réſolu je ne ſçais combien de choſes pour vous en empêcher.

Madame PATIN.

Et qui peut avoir dit cette nouvelle, Liſette?

LISETTE.

Je ne ſçais, Madame. Le Chevalier a cauſé peut-être. Les Chevaliers ſont de grands cauſeurs ordinairement.

LUCILE.

Le moyen de rompre ſes meſures, c'eſt de faire vos affaires tout doucement, ma tante, & de vous marier en cachette.

Madame PATIN.

Je ſçais ce qu'il faut que je faſſe. Les gens qui ont dit cette nouvelle ſont des bêtes, & votre pere auſſi.

LUCILE.

Je vous demande pardon, ma tante; mais j'ai une démangeaiſon furieuſe de vous voir femme de qualité.

Madame PATIN.

Vous aurez bientôt ce plaiſir-là, & je vous conſeille

par avance de commencer de bonne heure à garder avec moi certain reſpect où vous devez être, & où vous auriez peut-être peine à vous accoutumer dans la ſuite.

LUCILE.

Comment donc, ma tante ?

Madame PATIN.

Défaites-vous ſur-tout de *ma Tante*, & ſervez-vous du mot de *Madame*, je vous prie, ou demeurez chez votre pere.

LUCILE.

Mais, ma tante, puiſque vous êtes ma tante, pourquoi faut-il que je vous appelle autrement ?

Madame PATIN.

C'eſt qu'étant femme de qualité, & vous ne l'étant pas, je ne pourrois pas honnêtement être votre tante, ſans déroger en quelque façon.

LUCILE.

Oh ! que cela ne vous embarraſſe pas, ma tante; je deviendrai bientôt auſſi femme de qualité.

Madame PATIN.

Que dites-vous ?

LUCILE.

Il ne tiendra qu'à moi d'être pour le moins auſſi grande Dame que vous.

Madame PATIN.

Plaît-il ?

LUCILE.

Je connois un Seigneur tout des plus jolis, que j'ai vu pluſieurs fois aux Thuileries, qui m'épouſera dès que je voudrai. Ne vous mettez pas en peine.

Madame PATIN.

Ah, ah ! & comment s'appelle-t-il, ce Seigneur ?

LUCILE.

On l'appelle Monſieur le Marquis des Guerets. Il eſt fort riche, & fort de qualité, car il me l'a dit.

Madame PATIN.

Vraiment, je ſuis bien aiſe, ma niece, que malgré la mauvaiſe éducation que votre pere vous a donnée, vous preniez des ſentimens dignes de l'honneur que je vous fais, de vouloir être votre parente. Voilà de quoi

vous avez profité à me voir, & vous m'avez cette obligation.

LUCILE.

Il faut que je vous en aye encore une autre, ma tante.

Madame PATIN.

Que faut-il faire ?

LUCILE.

Vous marier au plutôt, s'il vous plaît, avec ce Monsieur que vous aimez, afin que cela m'autorise à épouser celui que j'aime aussi ; & que quand mon pere voudra me quereller, je puisse lui répondre : *Je n'ai pas fait pis que ma tante.*

LISETTE.

Vous avez raison. C'est une terrible chose que l'exemple !

LUCILE.

Mais il faudroit que ma tante se dépêchât, car Mr. le Marquis des Guerets, qui m'aime, a furieusement d'impatience.

Madame PATIN.

Oh bien, ma niece, puisque vous êtes dans de si bonnes dispositions, je veux bien vous faire une confidence, que je n'ai encore fait à personne qu'à vous. Je me marie demain à cinq heures du matin.

LUCILE.

A cinq heures du matin !

Madame PATIN.

Oui, ma niece, à cinq heures. Si l'exemple vous encourage, c'est à vous de voir à quoi vous vous déterminez.

LUCILE.

Je vais écrire à mon amant, & lui mander qu'il prenne ses précautions, afin que nous nous dépêchions aussi. Adieu, ma tante.

Madame PATIN.

Adieu, ma niece.

SCENE V.

Madame PATIN, LISETTE.

Madame PATIN.

AH! Liſette, que voilà bien de quoi me venger de Mr. Serrefort ! Sa fille eſt entêtée d'un homme de Cour, un homme de Cour la veut épouſer, & elle meurt d'être épouſée. Si le pere & la mere en pouvoient mourir de chagrin, nous ſerions débarraſſées de deux ennuyeux perſonnages.

LISETTE.

Mais, Madame, eſt-ce que vous donnerez les mains aux deſſeins de votre niece?

Madame PATIN.

Aſſurément, & je n'ai garde de manquer une ſi belle occaſion de déſeſpérer Mr. Serrefort.

LISETTE.

Cela eſt bien charitable, vraiment. Mais voici Mr. le Chevalier.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, Mde. PATIN, LISETTE.

LE CHEVALIER.

EH bien, Madame, n'ai-je pas fait diligence ?

Madame PATIN.

Quelque peu que vous ayez tardé, Chevalier, je trouve les momens bien longs quand je ne vous vois point, & mon impatience....

LE CHEVALIER.

Jugez de la mienne par la vôtre, Madame; faites-moi, je vous prie, la juſtice de croire que je ne vis qu'autant que je ſuis auprès de vous.

Madame PATIN.

Cela eſt tout-à-fait obligeant.

LISETTE *bas.*

Je crains la conversation qu'ils vont avoir ensemble, & je voudrois bien que quelqu'un vînt les interrompre.

Madame PATIN.

Lisette, dites là-bas que je n'y veux être pour personne, & mettez-nous, je vous prie, cette après-dînée à couvert des importuns.

LISETTE.

Oui, Madame. (*bas en s'en allant.*) S'il n'en vient point, j'en irai chercher moi-même.

SCENE VII.

Madame PATIN, LE CHEVALIER.

Madame PATIN.

HÉ bien, Chevalier, êtes-vous bien content de votre équipage?

LE CHEVALIER.

Il marchera ce soir, & s'il est de votre goût, Madame, il ne lui manquera aucune chose pour être parfaitement au mien.

Madame PATIN.

Puisque cela est, je l'admire par avance, & je le trouve des mieux entendus. Vous y avez fait mettre vos armes?

LE CHEVALIER.

Non, Madame.

Madame PATIN.

Des chiffres? Je l'ai deviné dès tantôt.

LE CHEVALIER.

En vérité, Madame, je ne sçais ce que le Peintre s'est avisé d'y mettre.

Madame PATIN.

Allez, allez, je vous le pardonne.

LE CHEVALIER.

Quoi, Madame?

Madame PATIN.

Le chiffre doit être fort beau, l'N & l'U font un assemblage fort agréable.

LE CHEVALIER.

Comment donc, Madame?

Madame PATIN.

Comme je m'appelle Nanette, l'N y domine apparemment?

LE CHEVALIER.

Madame....

Madame PATIN.

Vous faites le diſcret, Chevalier; mais vous êtes un badin, & dans les termes où nous en ſommes, toutes ces façons-là ne ſont pas permiſes.

LE CHEVALIER *bas.*

J'enrage; le chiffre du carroſſe eſt apparemment celui de la Baronne.

Madame PATIN.

Avez-vous paſſé chez le Notaire?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame. Je ne l'ai point trouvé, & je lui ai laiſſé un billet.

SCENE VIII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, Madame PATIN, LISETTE.

LISETTE *repouſſant la Baronne.*

MAis, Madame...

LA BARONNE.

Vous êtes une ſotte, ma mie, votre maîtreſſe y eſt toujours pour moi.

LE CHEVALIER.

Vous êtes mal obéie, Madame, & voici quelqu'un qui vous demande.

Madame PATIN.

Ah, juſte Ciel! c'eſt une importune plaideuſe, dont nous ne ſerons débarraſſés d'aujourd'hui.

LE CHEVALIER *bas.*

Comment, morbleu, c'eſt ma Baronne! voici bien un autre embarras. Par où diantre me tirer d'intrigue?

LISETTE.

Il nous a été impoſſible de faire tête à Madame, & le portier ni moi n'avons pu lui perſuader que vous n'y étiez pas.

Madame PATIN.

Et pourquoi lui dire que je n'y ſuis pas? Eſt-ce pour des perſonnes comme elle qu'on n'y veut pas être? Je vous demande pardon, Madame...

LA BARONNE.

Je vous le diſois bien, ma mie; vous êtes une bête, comme vous voyez. Ah, ah! Monſieur le Chevalier, que faites-vous ici?

LE CHEVALIER.

Mais vous, Madame, par quelle aventure...

Madame PATIN *à Liſette.*

Le Chevalier connoît la Baronne.

LA BARONNE.

Je venois ici, Madame, pour ſolliciter encore vos recommandations pour mon procès; mais je ne m'attendois pas d'y trouver Monſieur le Chevalier. Qu'y vient-il faire, Madame?

Madame PATIN *bas à Liſette.*

Elle y prend un grand intérêt. (*haut.*) Madame, je ne ſçais...

LE CHEVALIER *à Madame Patin.*

Ah! Madame, regardez, je vous prie, les affaires de Madame la Baronne, comme les miennes propres, vous ne me ſçauriez faire plus de plaiſir. (*à la Baronne.*) Vous voyez comme je m'intéreſſe pour vous, Madame.

Madame PATIN *bas.*

Voilà un brouillamini où je ne comprends rien.

LA BARONNE *bas.*

Qu'eſt-ce que tout cela veut dire?

Madame PATIN.

En vérité, Madame, je ne comprends point d'où vient votre curioſité ſur le chapitre de Mr. le Chevalier, ni par quel motif....

LA BARONNE.

Comment, Madame, par quel motif?

LE CHEVALIER *à la Baronne.*

Hé ! Madame, de grace. (*à Madame Patin.*) Que tout ceci ne vous étonne point. Madame eſt une perſonne de qualité. (*bas.*) C'eſt ma couſine germaine, (*haut.*) qui m'eſtime cent fois plus que je ne mérite. (*bas.*) Je ſuis ſon héritier. (*haut.*) Elle a pour moi quelque bonté. (*bas.*) Ne parlez pas de notre mariage. (*haut.*) J'en ai toute la reconnoiſſance imaginable. (*bas.*) Elle y mettroit obſtacle. (*haut.*) Et comme elle a de certaines vues pour mon établiſſement & pour ma fortune, elle craint que je ne prenne des meſures contraires aux ſiennes.

LA BARONNE.

Oui, Madame, voilà par quel motif...

Madame PATIN.

Je vous demande pardon, Madame.

LA BARONNE.

Vous vous moquez, Madame. Mais dites-moi ſeulement, je vous prie, quel commerce Monſieur le Chevalier...

Madame PATIN.

Commerce, Madame ! qu'eſt-ce que cela veut dire, commerce ?

LE CHEVALIER.

Comment, Madame la Baronne ? Ignorez-vous que la maiſon de Madame eſt le rendez-vous de tout ce qu'il y a d'illuſtre à Paris ? (*bas.*) C'eſt une ridicule. (*haut.*) Que pour être en réputation dans le monde, il faut être connu d'elle ? (*bas.*) Ne lui dites rien de notre deſſein. (*haut.*) Que ſa bienveillance pour moi eſt ce qui fait tout mon mérite ? (*bas.*) C'eſt une babillarde qui le diroit. (*haut.*) Et qu'enfin je fais tout mon bonheur de lui plaire, & que c'eſt ce qui m'amene ici ?

Madame PATIN.

Oui, Madame, voilà tout le commerce que nous avons enſemble.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi, Madame.

LE CHEVALIER.

Eh ! de grace, Meſdames, n'entrez point dans des

éclairciſſemens qui ne ſont bons à rien. Soyez amies pour l'amour de moi, je vous en conjure ; & que celle de vous deux qui m'eſtime le plus, embraſſe l'autre la premiere.

La Baronne & Madame Patin courent s'embraſſer avec empreſſement.

LA BARONNE.

Madame, je ſuis vorre ſervante.

Madame PATIN.

C'eſt moi qui ſuis la vôtre, Madame.

LE CHEVALIER.

Parlons, parlons de votre procès, Madame, je vous prie.

Madame PATIN.

Au moins je n'ai pas attendu vos recommandations, Monſieur le Chevalier, pour parler de l'affaire de Madame ; mais on trouve ſa cauſe fort mauvaiſe.

LA BARONNE.

Madame, on a menti, je la maintiens bonne. Demandez à Mr. le Chevalier, il la ſçait ſur le bout de ſon doigt. Contez, contez-la un peu à Madame.

LE CHEVALIER.

Vous avez tant d'affaires, Madame, que je ne ſçais pas de laquelle il eſt queſtion. Je ſçais ſeulement qu'elles ſont toutes auſſi claires que le jour, & accompagnées de certaines circonſtances dont je ne me ſouviens pas bien, mais qui ſont les plus juſtes du monde, ſans contredit.

LA BARONNE.

Je vous en fais juge vous-même, Madame, écoutez ſeulement. C'eſt un procès intenté dès avant la bataille de Pavie. Mon biſaïeul y commandoit un Régiment ; il fut tué à cette bataille. Ah ! s'il étoit encore au monde, je ſerois bien ſûre de gagner ma cauſe. N'eſt-il pas vrai, Mr. le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Je crois que oui, Madame.

LA BARONNE.

Vous voyez bien, Madame... (*elle voit rire Liſette.*) Qu'avez-vous à rire, ma mie ? Vous avez là une cham-

briere bien impertinente, Madame. Elle ne fait pas la révérence quand je parle de mes aïeux.

LISETTE.

Je vous demande pardon, Madame; mais je n'ai pas l'honneur de les connoître.

LA BARONNE.

N'étoit la conſideration de votre maîtreſſe...

Madame PATIN.

Laiſſez-nous, Liſette. Revenons à votre procès, Madame, & finiſſons, je vous prie.

LA BARONNE.

Je ne ſçais où j'en ſuis, Madame. Remettez-moi un peu, Monſieur le Chevalier.

SCENE IX.

Madame PATIN, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

LIſette, dis un peu à mon maître qu'il vienne me parler, j'ai quelque choſe à lui dire.

LISETTE *en s'en allant.*

Va lui dire toi-même.

LA BARONNE.

Ah! m'y voilà, voici le fait. J'ai un moulin à vent, Madame: il eſt à moi ce moulin à vent, on m'empêche de le faire tourner. Je demande la paiſible poſſeſſion de mon moulin; cela n'eſt-il pas juſte?

Madame PATIN.

Eh! ne l'avez-vous pas, Madame?

LA BARONNE.

Eh! non, je ne l'ai pas. Il y a environ cent cinquante ans, oui, il y a environ cent cinquante ans que le grand-pere de ma partie fit planter proche de ma maiſon un bois, qui fait à préſent tout l'ornement de la ſienne.

LE CHEVALIER *bas.*

Criſpin me fait ſigne. Qu'eſt-ce que cela veut dire?

LA BARONNE.

Cela veut dire qu'il fit planter ce bois par malice pour me boucher la vue, & qu'il prévoyoit bien qu'avec le temps ce bois deviendroit haute-fûtaye.

Madame PATIN.

Vous croyez, Madame, qu'il a fait planter ce bois par malice ?

LA BARONNE.

Assurément, Madame ; & moi, pour lui faire piece par repréfailles, j'ai fait relever un vieux moulin abandonné.

CRISPIN *bas au Chevalier.*

J'ai à vous parler.

LA BARONNE.

Et comme ce moulin eſt plus ancien que le bois de ma partie, & que ce bois .... Ecoutez bien ceci, s'il vous plaît, & que ce bois ....

Madame PATIN.

En vérité, Madame, je ne comprends rien dans les affaires ; mais je parlerai encore de la vôtre à Mr. Migaud, je vous aſſure.

LA BARONNE.

Oh ! je vous prie, Madame, j'ai là-bas mon carroſſe. Allons enſemble chez lui tout-à-l'heure, s'il vous plaît.

Madame PATIN.

Je ne puis ſortir d'aujourd'hui, Madame.

LA BARONNE.

Mais mon procès ſe juge demain, Madame.

LE CHEVALIER *bas.*

Prenons cette occaſion aux cheveux. (*haut.*) Eh ! Madame, je vous conjure de mener Madame la Baronne chez Mr. Migaud. (*bas.*) Si vous ne l'emmenez d'ici, nous ne nous en défairons d'aujourd'hui.

Madame PATIN.

Vous m'attendrez donc ici, Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame.

Madame PATIN.

Allons, Madame, puiſque vous le voulez.

LE

LE CHEVALIER.

Allez, Meſdames.

LA BARONNE.

Ne venez-vous pas avec nous, Mr. le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Diſpenſez-m'en, je vous prie, Madame; je ne ſçais point parler de procès.

LA BARONNE *au Chevalier.*

Que je vous retrouve donc chez moi.

LE CHEVALIER.

Je n'y manquerai pas.

Madame PATIN.

Venez-vous, Madame?

LA BARONNE.

Oui, Madame, je vous ſuis.

SCENE X.

LE CHEVALIER, CRISPIN, LISETTE.

LISETTE *à part.*

QUe veut Criſpin à ſon maître? Obſervons d'ici ce que ce peut être.

LE CHEVALIER.

Les voilà parties, Dieu merci. Ah! mon pauvre garçon, qu'il faut d'eſprit pour ſe retirer d'une méchante affaire! Mais que me veux-tu? Qu'as-tu à me dire? D'où vient ton empreſſement?

CRISPIN.

Je ne ſçais, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Comment, tu ne ſçais, maraud?

CRISPIN.

Monſieur, Monſieur, ne vous fâchez pas. J'ai une lettre qui vous expliquera toutes choſes. Le porteur m'a dit que ce n'étoit point de la bagatelle, & qu'il y alloit de votre fortune.

LE CHEVALIER.

Voyons donc, donne-la moi. L'eſt-ce là?

CRISPIN.

Non, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Qu'eſt-ce donc?

CRISPIN.

C'eſt la liſte de vos maîtreſſes, que nous fîmes l'autre jour, Jeanneton & moi, à la porte des Thuileries.

LE CHEVALIER.

Le fat! veux-tu déchirer ces ſottiſes-là.

CRISPIN.

Dieu m'en garde, Monſieur. Quand vous reprendrez du goût pour la bagatelle, vous ſerez bien aiſe peut-être de relire ce petit mémoire.

LE CHEVALIER.

Donne donc la lettre.

CRISPIN.

La voici.

LE CHEVALIER.

Voyons.

CRISPIN.

Non, non, ce ſont les vers que vous fîtes faire l'autre jour pour la Baronne, par ce miſérable Poëte, à qui vous donnâtes ce vieux juſte-au-corps qui vous avoit tant ſervi à la chaſſe.

LE CHEVALIER.

Je n'aurai donc la lettre d'aujourd'hui?

CRISPIN.

Pardonnez-moi, Monſieur, la voici. Elle vous eſt adreſſée ſous le nom de Mr. le Marquis des Guerets. Comme vous m'avez fait confidence de ce nom, je n'ai pas manqué à la recevoir.

LE CHEVALIER.

C'eſt ma petite brune des Thuileries. Liſons.

LETTRE.

Vous avez témoigné tant d'envie de me connoître, que je me ſuis réſolue à ſatisfaire votre curioſité. Je vous attends dans les Thuileries, où j'ai mille choſes à vous dire. Ne manquez pas de vous y rendre. Adieu.

CRISPIN.

Le porteur m'a menti, Monſieur; ce billet-là ſent la bagatelle.

LE CHEVALIER.

Pas tant bagatelle, Criſpin. Je cours trouver la petite brune.

CRISPIN.

Et Madame Patin, que vous avez promis d'attendre?

LE CHEVALIER.

Tu as raiſon; mais il n'importe. Je ſerai de retour avant elle. En tout cas, il faut lui écrire. N'as-tu pas là ces vers que j'envoyai à la Baronne?

CRISPIN.

Oui, Monſieur, les voilà.

LE CHEVALIER.

Donne, ils ſerviront pour Madame Patin.

CRISPIN.

Mais, Monſieur, vous les allez rendre bien circulaires. Vous les avez déjà fait ſervir à plus de huit perſonnes différentes.

LE CHEVALIER.

Bon! qu'eſt-ce que cela fait? S'il falloit de nouveaux vers pour toutes celles à qui l'on écrit....

CRISPIN.

Diable! votre garderobe ſeroit bientôt dégarnie de juſte-au-corps.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu?

CRISPIN.

Rien, écrivez ſeulement. Si le Poëte a vendu ces vers autant de fois que vous les avez envoyez, il n'y a point de fille de bonne maiſon qui n'en doive avoir.

LE CHEVALIER.

Tiens, attends Madame Patin, & tu lui donneras mes tablettes.

CRISPIN.

Mais, Monſieur, vos tablettes ſont-elles ſages, au moins?

LE CHEVALIER.

Que veux-tu dire ?

CRISPIN.

N'y a-t-il point dedans quelques chanſons un peu libertines ?

LE CHEVALIER.

Comment ?

CRISPIN.

Quelques adreſſes ſcandaleuſes ?

LE CHEVALIER.

Que tu es extravagant ! Je n'ai ces tablettes que d'hier : ce fut la Baronne qui me les donna.

CRISPIN.

C'eſt que les tablettes de vos pareils ſont ordinairement de mauvais livres, & il y auroit conſcience.... Mais voici Liſette qui nous écoute, je crois.

LE CHEVALIER.

Je la croyois avec Madame Patin. N'a-t-elle rien entendu ?

CRISPIN.

Ma foi, je ne ſçais ; mais puiſque la voici, je vais lui laiſſer ces tablettes ; elle les donnera à ſa maîtreſſe.

LE CHEVALIER.

Non, demeure ici ; je veux que tu les donnes toi-même.

CRISPIN.

Ma foi, Monſieur, je ſerois bien aiſe d'aller voir un peu ce que c'eſt que votre petite brune. Je ſuis curieux, voyez-vous.

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc, maroufle. Ma pauvre Liſette, je viens de me ſouvenir que j'ai une affaire de conſéquence, qui ne me permet pas d'attendre. Si ta maîtreſſe revient avant moi, donne-lui ces tablettes, je t'en prie.

LISETTE.

C'eſt aſſez, Monſieur, je n'y manquerai pas.

CRISPIN.

Tu n'as que faire de les ouvrir, il n'y a encore rien de drôle, & mon maître ne les a que depuis peu.

LISETTE.

Hé ! va, va, je n'ai point de curioſité ; & j'en ſçais plus que toutes les tablettes du monde n'en pourroient apprendre.

SCENE XI.

LISETTE *ſeule.*

TOut ceci ne réjouira pas mal Madame Patin, & j'ai entendu de certaines choſes... Mais qu'eſt-ce que ce papier ? Ah, ah ! *Liſte des maîtreſſes de mon maître, avec leurs noms, demeures & qualités....* Vraiment, voilà un ſurcroît de réjouiſſance pour Madame ; & rien ne pouvoit venir plus à propos, pour confirmer ce que j'ai à lui dire, & pour la détromper de ſon Chevalier. Profitons de cette occaſion, & donnons-lui ce petit régal auſſi-tôt qu'elle ſera revenue.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Mr. MIGAUD, LISETTE.

LISETTE.

NOn, 'Monſieur, Madame Patin n'eſt pas ſeule entêtée d'un homme de Cour ; Lucile, ſa niece & votre prétendue bru, ſuit l'exemple de ſa tante. Elle donne dans les gens du bel air, & traite un mariage *incognito*, avec un galant du caractere du Chevalier ; elle en eſt éperdument amoureuſe.

Mr. MIGAUD.

Ouais ! voilà une étrange famille ; & il faut être bien

ennemi de ſon repos, pour vouloir épouſer & la tante & la niece.

LISETTE.

Oui; mais quarante bonnes mille livres de rente font quelque choſe de bon, & cela fait paſſer ſur bien de petites choſes.

Mr. MIGAUD.

Tu as raiſon; & cet entêtement où eſt Madame Patin pour ce Chevalier, m'embarraſſe un peu, je te l'avoue, à cauſe des quarante mille livres de rente.

LISETTE.

Toute la queſtion eſt de lui faire perdre cet entêtement; car après cela, vous ne vous ferez pas une affaire de la mettre à la raiſon.

Mr. MIGAUD.

D'accord; mais je crains que mon fils ne vienne pas ſi facilement à bout de Lucile.

LISETTE.

Oh! pour Lucile, dès que Mr. Serrefort ſçaura la choſe, il la mettra ſur le bon pied, je vous en réponds. Il n'y a ſeulement qu'à rompre le cours d'une intrigue naiſſante, elle n'eſt encore guere avancée, Dieu merci; & pourvu qu'on faſſe diligence, il n'y a rien, ce me ſemble, à riſquer pour Monſieur votre fils.

Mr. MIGAUD.

Oh! ma pauvre Liſette, ce ſont les ſuites qui me paroiſſent à craindre. Une jeune femme, dont on force les volontés, tombe ſouvent dans de terribles irrégularités, ſur-tout quand ſon mari a du foible pour elle, & qu'elle a du penchant pour un autre.

LISETTE.

Ce n'eſt pas à moi de diſputer contre nous ſur ces ſortes de choſes, & vous devez mieux ſçavoir ce qui en eſt; mais en tout cas vous êtes un bon pere de famille, & vous aurez l'œil à tout. Ne ſongeons préſentement qu'à guérir Madame Patin de ſon entêtement; c'eſt le principal, comme je vous ai dit, & j'ai en main de quoi lui donner de furieux ſoupçons de ſon Chevalier. Elle eſt prompte à prendre la chevre, & elle y ſera réflexion, je m'aſſure.

Mr. MIGAUD.

Et pour confirmer ces soupçons, je vais mêler adroitement le Chevalier dans une affaire dont je viens donner avis à ta maîtresse. Il est bon de lui brouiller la cervelle de plusieurs manieres, & de plusieurs choses.

LISETTE.

La voici, je l'entends. Retirez-vous un moment; je lui dirai que vous êtes là.

SCENE II.

Madame PATIN, Mr. MIGAUD, LISETTE.

Madame PATIN.

OU est le Chevalier, Lisette? Qu'a-t-il dit en mon absence, qu'a-t-il fait?

LISETTE.

Il a fait haut le pied, Madame, dès que vous avez eu le dos tourné.

Madame PATIN.

Quoi! je ne sors que pour l'obliger, il me promet de m'attendre, & je ne le trouve pas?

LISETTE.

Bon, Madame, est-ce que les gens comme Mr. le Chevalier sont faits pour attendre, & peuvent-ils demeurer en place? Cela est bon pour des gens raisonnables, comme Monsieur, par exemple, qui veut vous parler, & qui n'a point voulu sortir que vous ne fussiez rentrée.

Madame PATIN *bas.*

J'aimerois bien mieux que celui-là se fût impatienté que l'autre. (*haut.*) Je viens de chez vous, Monsieur, & cela est fort mal de ne vous y être pas trouvé.

Mr. MIGAUD.

Je vous aurois attendue, Madame, si j'avois pu prévoir l'honneur que vous m'avez fait; mais j'ai passé chez une Marquise...

Madame PATIN.

Chez une Marquise, Monsieur, chez une Marquise?

Quand on aura affaire à vous, il faudra vous aller chercher chez des Marquiſes ! Il me ſemble que des perſonnes comme vous, dévouées au public, ne doivent être que chez eux, ou au Palais, occupées uniquement à leurs affaires, ou à celles de leurs parties.

Mr. MIGAUD.

Nos affaires & celles de nos parties ne nous occupent pas toujours. Nous préférons ſouvent celles de nos amies, & je veux bien vous avouer que quelques avis qu'on m'a donnés ſur quelque choſe qui vous regarde, m'ont fait remettre à deux ou trois jours le jugement de ce procès dont vous m'avez écrit.

Madame PATIN.

C'eſt pour la même affaire que j'allois chez vous. Mais quels avis, Monſieur, vous a-t-on donnés, où vous preniez tant d'intérêt ?

Mr. MIGAUD.

Puiſque l'affaire vous touche, il n'eſt pas extraordinaire que je m'y trouve intéreſſé : vous avez eu quelque démêlé de carroſſe à carroſſe, avec une Marquiſe qu'on nomme Dorimene.

Madame PATIN.

Ah, ah ! qui vous a conté cette hiſtoire ? Vous connoiſſez cette Marquiſe-là, Monſieur ?

Mr. MIGAUD.

Oui, Madame.

Madame PATIN.

Et c'eſt de chez elle que vous venez ?

Mr. MIGAUD.

Oui, Madame.

Madame PATIN.

Eh bien, Monſieur, vous n'avez qu'à y retourner, s'il vous plaît. C'eſt une bonne impertinente que votre Marquiſe Dorimene, & je vous trouve bien plaiſant d'aller chez elle, & de me le venir dire à mon nez vous-même.

Mr. MIGAUD.

Je ne lui ai rendu viſite que pour vous obliger, Madame. Je la connois, elle eſt d'une humeur violente; elle

ſe

ſe croit offenſée, & elle eſt femme à vous barbouiller terriblement dans le monde.

Madame PATIN.

Plaît-il, Monſieur? Que voulez-vous dire? Hé! ſont-ce des femmes comme moi qu'on barbouille?

Mr. MIGAUD.

Hé! Madame, il n'eſt rien plus facile aujourd'hui que de donner des ridicules, & même aux gens qui en ont le moins. Mais quand vous ſeriez au-deſſus de tout cela, vous voulez bien que je vous diſe qu'il y a de certaines choſes que vous devez craindre plus encore que le ridicule.

Madame PATIN.

Et qu'ai-je à craindre, s'il vous plaît?

Mr. MIGAUD.

Tout, Madame. Vous avez l'ame parfaitement belle, vous êtes la perſonne du monde la plus magnifique, & cela vous fait des jaloux. Votre magnificence eſt ſoutenue d'un fort gros bien, que mille gens enragent de vous voir poſſéder ſi tranquillement. On pourroit troubler cette paiſible jouiſſance par quelque recherche, & ces ſortes de recherches ſont ordinairement ſuivies d'une chûte preſque infaillible.

Madame PATIN.

Oh! pour cela, Monſieur, je ne crains point que votre Marquiſe me faſſe tomber auſſi facilement qu'elle a fait reculer mon carroſſe.

Mr. MIGAUD.

Je me ſuis déjà ſervi du petit pouvoir que j'ai auprès d'elle pour l'obliger à ſe taire.

Madame PATIN.

Qu'elle parle, qu'elle parle, je ne ſerai pas en peine de la faire taire.

Mr. MIGAUD.

Je le crois; mais elle eſt une de ces parleuſes qui diſent peu de paroles qui ne portent coup. Je l'ai trouvée dans le deſſein de faire un étrange éclat. Son courroux a un peu perdu de ſa violence, à ma priere; mais je ne l'ai que ſuſpendu, c'eſt à vous, Madame, de l'étouffer tout-à-fait.

Madame PATIN.

Mais encore, que faudroit-il que je fiſſe pour cela?

Mr. MIGAUD.

Il faudroit lui rendre viſite, lui faire quelques civilités.

Madame PATIN.

Moi, lui rendre viſite, lui faire des civilités? Moi, moi?

Mr. MIGAUD.

Faites-lui donc au moins parler par quelque perſonne qui puiſſe la perſuader mieux que je n'ai fait. La choſe eſt de conſéquence, Madame.

Madame PATIN.

Mais je ne connois point les amis de cette femme-là, & je ne veux point me donner de peine pour les connoître.

Mr. MIGAUD.

Cela n'eſt point ſi difficile; & ſi l'on pouvoit ſeulement trouver quelque habitude auprès d'un certain Chevalier de Villefontaine....

Madame PATIN.

Le Chevalier de Villefontaine, dites-vous?

Mr. MIGAUD.

Oui, Madame, c'eſt un homme qui la gouverne abſolument.

Madame PATIN.

Ce Chevalier eſt amoureux de cette Marquiſe?

Mr. MIGAUD.

Non pas, Madame, c'eſt la Marquiſe qui eſt amoureuſe du Chevalier; & le Chevalier a la bonté de ſouffrir qu'elle l'aime, parce qu'il y trouve ſon compte.

Madame PATIN.

Liſette, qu'eſt ceci?

Mr. MIGAUD.

Faites parler cet homme-là, Madame; il n'eſt pas que quelque femme de vos amies ne ſoit des ſiennes, & il a la réputation de connoître bien des Dames.

Madame PATIN.

J'aurai ſoin de m'en informer.

M. MIGAUD.

Il y en a cinq ou ſix, entr'autres, avec qui il a quelque eſpece d'engagement pour quelque façon de mariage, à ce que j'ai oui dire.

Madame PATIN.

Ma pauvre Liſette !

Mr. MIGAUD.

C'eſt un caractere d'homme fort particulier. Il a, comme je vous ai dit, ordinairement cinq ou ſix commerces avec autant de belles. Il leur promet tour à tour de les épouſer, ſuivant qu'il a plus ou moins affaire d'argent. L'une a ſoin de ſon équipage, l'autre lui fournit de quoi jouer; celle-ci arrête les parties de ſon tailleur, celle-là paye ſes meubles & ſon appartement, & toutes ces maîtreſſes ſont comme autant de fermes qui lui font un gros revenu.

Madame PATIN.

Voilà, comme vous dites, un étrange caractere, & je ne ſçais s'il n'y a point de riſque à connoître un homme comme celui-là. Cela ne fait point d'honneur dans le monde.

Mr. MIGAUD.

C'eſt pourtant le ſeul qui peut appaiſer la Marquiſe, & vous épargner les demandes qui vous font tant de répugnance. Adieu, Madame. Ne négligez point cette affaire, je vous en conjure; elle eſt plus importante que vous ne pouvez vous l'imaginer.

SCENE III.

Madame PATIN, LISETTE.

LISETTE.

CE Monſieur Migaud regarde toujours vos affaires comme les ſiennes. Le pauvre homme! il s'attend à devenir votre époux au premier jour.

Madame PATIN.

Seroit-il poſſible, Liſette, que le Chevalier fût fourbe au point qu'il a voulu me le perſuader ?

LISETTE.

Bon, Madame : fourbe ? Cela ne s'appelle point fourberie ; en terme de Cour, à ce que j'ai oui dire, c'eſt gentilleſſe tout au plus.

Madame PATIN.

Monſieur Migaud ne ſçait point que je le connois ?

LISETTE.

Il n'y a pas d'apparence.

Madame PATIN.

Et ce qu'il m'en a dit eſt aſſurément ſans deſſein.

LISETTE.

Vraiment, s'il vous avoit cru de ſes amies, il n'en auroit pas parlé ſi librement.

Madame PATIN.

Ah ! Liſette, le Chevalier me trompe aſſurément ; & je ſuis peut-être une des cinq ou ſix à qui il promet tour à tour.

LISETTE.

Voilà des tablettes qu'il m'a chargé de vous donner, & je n'ai pas voulu vous les rendre en préſence de Monſieur Migaud.

Madame PATIN.

Tu as bien fait. Que veut-il que je faſſe de ces tablettes ?

LISETTE.

Il a écrit quelque choſe deſſus, & ce ſont peut-être les raiſons qui l'ont empêché de vous attendre.

Madame PATIN.

Voyons. Ah, ah ! vraiment le Chevalier n'eſt point ſi coupable. Il n'eſt ſorti apparemment que pour avoir un prétexte de me faire cette galanterie.

LISETTE.

Comment donc, Madame ?

Madame PATIN.

Ce ſont des vers les plus tendres du monde ; & ſi ſon cœur les a dictés, j'ai bien lieu d'en être contente. Monſieur Migaud eſt un médiſant, le Chevalier eſt honnête homme.

LISETTE.

Oui, Madame, aſſurément ; & pour moi, je jurerois quaſi qu'il vous aime.

Madame PATIN.

Il m'en a fait lui-même un million de ſermens.

LISETTE.

Ne vous dis-je pas ?

Madame PATIN.

Quel papier as-tu là ?

LISETTE.

C'eſt un papier que j'ai trouvé ici. Il faut que ce ſoit ce fou de Criſpin qui l'ait laiſſé tomber de ſa poche. Il y a quelque choſe de tout-à-fait drôle, Mâdame, & je l'ai gardé pour vous en donner le divertiſſement.

Madame PATIN.

Voyons ce que c'eſt. *Liſte des maîtreſſes de mon maître, avec leurs noms, demeures & qualités.* Et vous croyez, Liſette, que cela doit me divertir ?

LISETTE.

Oui, Madame. Liſez, liſez ſeulement le reſte, cela vous donnera du plaiſir, je vous en réponds.

Madame PATIN.

Ce commencement ne m'en fait point du tout. *Dorimene la médiſante, rue des mauvaiſes Paroles.* Dorimene ! Dorimene ! Ah ! voilà ma Marquiſe juſtement: Monſieur Migaud avoit raiſon, le Chevalier eſt un ſcélérat. Un ſiege, je n'en puis plus.

LISETTE.

Madame, Madame. Oh ! par ma foi, je ne croyois pas que vous vous fâcheriez de ces petites bagatelles. N'achevez pas, Madame, puiſque vous êtes ſi ſenſible.

Madame PATIN.

Non, non, je veux connoître toutes ſes intrigues, pour le haïr mortellement.

LISETTE.

Si vous êtes dans ce deſſein-là, vous n'avez qu'à continuer.

Madame PATIN.

La ſotte Comteſſe, rue Betiſy, à l'Hôtel de Picardie. Le traître !

La magnifique Marchande, rue des cinq Diamans, à la Folie des Bourgeoiſes. Que je me veux de mal de l'avoir aimé !

Lucinde la coquette, en Cour, au grand Commun! Que je le hais !

Silvanire la précieuſe, rue Montorgueil. Je le déteſte.

Mademoiſelle du Hazard, rue des bons Enfans, au Repentir. C'eſt un monſtre.

La groſſe Marquiſe au teint luiſant, rue du Plâtre, proche les Enfans rouges. C'en eſt fait, je ne le veux plus voir.

LISETTE.

Mais, Madame.....

Madame PATIN.

Non, je ne le veux plus voir, réſolument.

LISETTE.

Je crois que je l'entends.

Madame PATIN.

Où vas-tu ?

LISETTE.

Je cours au-devant de lui, pour lui donner ſon congé de votre part.

Madame PATIN.

Non, non, Liſette, laiſſe-le venir. Je veux le confondre, & voir avec quelle effronterie il ſoutiendra toute cette affaire.

LISETTE.

Le voici.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, Mad. PATIN, LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN *au Chevalier.*

LA Baronne vous attend, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Nous avons du temps pour tout. Ah ! vous voilà, Madame. Que j'avois d'impatience de vous revoir !

Madame PATIN.

De quel quartier venez-vous, Monſieur ? De la rue Montorgueil ? Des Enfans rouges ? Eſt-ce la magni-

ſique Marchande que vous venez de quitter ?

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous dire, Madame ?

Madame PATIN.

Ce que je veux dire, perfide ?

CRISPIN.

Haye, haye.

LE CHEVALIER.

Je ne vous comprends point du tout, je vous aſſure.

Madame PATIN.

Criſpin m'entendra mieux. Approchez, Monſieur Criſpin, approchez.

CRISPIN.

Madame.

Madame PATIN.

Approchez, vous dis-je. Connoiſſez-vous cette écriture ?

CRISPIN.

Madame.... Je vais faire une petite commiſſion que mon maître m'a donnée, je reviens tout-à-l'heure.

Madame PATIN.

Non, non, il faut m'expliquer tout ceci auparavant.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous vous-même, Madame. Qu'eſt-ce que ce papier, je vous prie ?

Madame PATIN.

Il peut vous en dire des nouvelles mieux que moi.

CRISPIN.

Monſieur.....

LE CHEVALIER.

Veux-tu parler, maraud ?

CRISPIN.

Monſieur, c'eſt la liſte de vos maîtreſſes, que Madame a achetée au Palais.

LE CHEVALIER.

La liſte de mes maîtreſſes !

Madame PATIN.

Ah, ſcélérat !

LE CHEVALIER.

Qui t'a fait écrire ces ſottiſes-là, maroufle ?

CRISPIN.

Ne vous ai-je pas dit, Monſieur, que c'étoit l'autre jour en badinant avec Jeanneron ?

Madame PATIN.

Quelle eſt-elle, Jeanneton ?

LISETTE.

C'eſt une des maîtreſſes de Monſieur Criſpin, apparemment.

CRISPIN.

Non, le diable m'emporte. C'eſt cette Marchande de bouquets qui eſt à la porte des Thuileries.

Madame PATIN.

Qui, cette malheureuſe ?

CRISPIN.

Comment, Madame, c'eſt une des plus jolies créatures que nous ayons. Il faut ſçavoir auſſi comme elle eſt employée, & combien de femmes des plus hupées ſont ravies d'avoir cette Jeanneton-là dans leurs intérêts. Oh, diable ! c'eſt une illuſtre, vous dis-je, & qui ménage elle ſeule plus d'intrigues, que la Guerbois ne vend de lapins en toute une année.

Madame PATIN.

Quel galimatias me fais-tu là, de la Guerbois, & de Jeanneton ?

CRISPIN.

C'eſt pour vous dire, Madame, que cette Jeanneton eſt une des amies de mon maître, & que comme je la trouve drôle, je ſuis de ſes amis ; & que l'autre jour, comme je vous ai dit, nous nous mîmes à griffonner enſemble cette liſte, & nous forgeâmes des noms, des qualités & des demeures, qui ne ſont que dans l'imagination de Jeanneton & dans la mienne.

Madame PATIN.

Fort bien, voilà ton maître pleinement juſtifié. C'eſt un nom en l'air que celui de Dorimene, je ne la connois pas, & tout cela n'eſt qu'un jeu d'eſprit de Monſieur Criſpin. N'eſt-il pas vrai, Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Non, Madame, je connois Dorimene, & peut-être toutes celles qui ſont ſur ce papier. Il y en a même, je crois,

crois, beaucoup d'oubliées, mais ce ne ſont point mes maîtreſſes; & puiſque Mr. Criſpin s'eſt diverti à mes dépens, & que cette liſte vous irrite ſi fort contre moi, je prétends que ce ſoit lui qui me juſtifie.

CRISPIN.

Moi, Monſieur?

LE CHEVALIER.

Oui, coquin. Donnez-vous la peine de lire, Madame; & vous, Monſieur le maroufle, à chaque article, expliquez à Madame les raiſons qui me faiſoient voir toutes ces femmes-là.

CRISPIN.

Voilà une bonne diable de commiſſion, Monſieur, vous expliqueriez mieux que moi.....

LE CHEVALIER.

Non, non, votre imagination a fait la ſottiſe, il faut que ce ſoit votre bouche qui la répare. Parlez, faquin, ou je vous donnerai cent coups de bâton.

CRISPIN.

Mais que diable voulez-vous que je diſe, Monſieur?

LE CHEVALIER.

Liſez, liſez ſeulement, Madame.

Madame PATIN *bas à Liſette.*

Ma pauvre Liſette, il le prend ſur un ton qui me fait croire qu'il n'eſt point coupable.

LISETTE *bas à Madame Patin.*

Et c'eſt ce ton-là qui me le feroit croire plus ſcélérat.

LE CHEVALIER.

Hé bien, Madame, que ne l'interrogez-vous? Qui vous retient?

Madame PATIN.

La crainte de vous trouver doublement perfide.

LE CHEVALIER.

Ah! je m'expoſe à tout, Madame, & je n'ai rien à craindre.

Madame PATIN.

Ah! Chevalier, que n'êtes-vous innocent! mais je tâche en vain de vous trouver tel. Qu'allez-vous faire, dites-moi, chez cette Comteſſe qui demeure à l'Hôtel

de Picardie ? Quel charme, quel mérite vous attire chez elle ?

LE CHEVALIER *à Criſpin.*

Eclaircis Madame.

CRISPIN.

Vous voyez que ce n'eſt pas moi qu'elle interroge.

LE CHEVALIER.

Répondras-tu ?

CRISPIN.

Que dirai-je ?

LE CHEVALIER.

Si tu ne parles.....

CRISPIN *à Madame Patin.*

Cette Comteſſe-là eſt une folle, & c'eſt par une eſpece de ſympathie que mon maître..... Que diable, vous me ferez dire quelque ſottiſe, & puis vous vous fâcherez contre moi.

Madame PATIN.

La ſympathie eſt admirable. Et cette Mademoiſelle du Hazard, eſt-ce par ſympathie qu'il lui rend viſite, ou pour ſe faire honneur dans le monde ?

CRISPIN.

Hé ! fi, Madame, il ne la va jamais voir qu'en ſortant de chez Rouſſeau. Quand il eſt un peu en train, ſur les trois ou quatre heures du matin, il va faire du bruit chez elle pour ſe divertir.

LE CHEVALIER.

Es-tu fou ?

CRISPIN.

Non, Monſieur, vous me dites de parler, & je parle, comme vous voyez.

Madame PATIN.

L'heure eſt fort bonne & fort commode. Et la Marquiſe au teint luiſant, quel engagement a-t-il avec elle?

CRISPIN.

Ah! Madame, il ne voit cette Marquiſe que par admiration.

Madame PATIN.

Comment, par admiration ?

CRISPIN.

Oui, Madame. Il y a quarante ans qu'elle en avoit trente, & elle n'en a préſentement que trente-deux tout au plus. C'eſt une merveille, au moins, d'avoir trouvé le ſecret de vieillir ſi doucement.

Madame PATIN.

Ah! Chevalier, votre laquais eſt bien inſtruit.

CRISPIN.

Madame, je vous dis les choſes en conſcience.

Madame PATIN.

Il n'importe, je veux bien vous croire innocent, puiſque vous tâchez de le paroître; & je vous aurois, je crois, pardonné, ſi je vous avois trouvé coupable.

LE CHEVALIER.

Non, non, Madame, non, je ne prétends point abuſer de votre indulgence. Puniſſez-moi ſi je ſuis criminel. Voyez, examinez toute ma conduite. Les apparences ſont terriblement contre moi, je vous l'avoue. Depuis deux mois entiers, je me refuſe à toutes les parties de plaiſir qu'on me propoſe; je n'en trouve qu'à vous voir, qu'à vous aimer, qu'à vous le dire; je vous le jure à tous momens; je ſurmonte, pour vous le perſuader, l'averſion naturelle que les jeunes gens du ſiecle ont pour le mariage; je renonce à toutes les compagnies; je romps vingt commerces des plus agréables; je déſeſpere peut-être les plus aimables perſonnes de France, Tout cela, Madame, eſt bien ſcélérat; je ſuis un perfide, il eſt vrai; mais en vérité, Madame, ce n'étoit point à vous de vous en plaindre.

Madame PATIN.

Ah! Chevalier, que vous êtes méchant! Je ſens bien que vous me trompez, & je ne puis m'empêcher d'être trompée.

LISETTE.

Voilà le plus impudent petit ſcélérat que j'aie jamais vu.

SCENE V.

Mad. PATIN, LE CHEVALIER, CRISPIN, LISETTE, LA BRIE.

LA BRIE.

MOnſieur Guillemin, Madame, un Notaire, demande à vous parler.

LE CHEVALIER.

Ah! il faut le renvoyer, Madame, s'il vous plaît; je lui avois dit de venir, comme nous en étions demeurés d'accord; mais nous n'avons pas maintenant l'eſprit aſſez libre l'un & l'autre pour ſonger à des affaires ſi ſérieuſes. Dis-lui que je le verrai demain matin.

Madame PATIN.

Non, qu'il entre, au contraire. Je ſerai bien aiſe, Chevalier, de vous confondre à force de tendreſſe. Je veux vous croire aveuglément; je m'abandonne à votre bonne foi. Si vous êtes aſſez perfide pour en abuſer, vous en ſerez d'autant plus coupable.

SCENE VI.

Mad. PATIN, LE CHEVALIER, Mr. GUILLEMIN, LISETTE, CRISPIN.

Madame PATIN.

APprochez, Monſieur, approchez.

LE CHEVALIER.

Non, Monſieur Guillemin, retournez chez vous, je vous prie. Je vous avois averti ce matin pour un contrat de mariage; mais je ne prévois pas que la choſe ſe faſſe. Madame a changé de penſée, je ſuis devenu en un moment le plus ſcélérat de tous les hommes; & parce que j'ai la réputation d'être trop aimé, je lui parois indigne de l'être.

GUILLEMIN.

Comment donc, Madame? Vous avez des ſentimens bien étranges.

Madame PATIN.

Paſſez, paſſez dans mon cabinet, Monſieur Guillemin, Monſieur deviendra raiſonnable. Venez, Monſieur l'emporté, venez voir comme on vous croit indigne de la tendreſſe qu'on a pour vous.

LE CHEVALIER.

Non, Madame, je ne veux point entrer dans toutes ces petites diſcuſſions.

Madame PATIN.

Mais il faut bien que nous convenions enſemble.

LE CHEVALIER.

Et c'eſt juſtement ce que j'appréhende, & ce que je veux éviter. Je ne trouve rien de plus fatiguant pour moi que des conventions, des articles... Que voudriez-vous que j'allaſſe faire avec Monſieur dans votre cabinet? Quoi? vous dire qu'un jeune homme de qualité n'épouſe gueres une veuve de Financier ſans quelque avantage conſidérable; que tout l'amour que j'ai pour vous ne me mettroit point à couvert des reproches qu'on me pourroit faire dans le monde, & qu'enfin, pour me juſtifier aux yeux de tous mes amis, il faudroit que vous paruſſiez m'avoir acheté de tout votre bien? Non, Madame, je ne ſçaurois dire ces choſes-là, cela n'eſt point de mon caractere, & j'aimerois mieux être mort que d'en avoir jamais parlé.

GUILLEMIN.

Oh! Madame, Monſieur le Chevalier ſçait trop bien vivre. Mais auſſi, Monſieur, Madame n'ignore pas comme on fait les choſes; elle vous aime, & ce ſera l'amour qui dreſſera lui-même les articles.

Madame PATIN.

Ah! Monſieur Guillemin, que je vous ſuis obligée de lui parler comme vous faites! Oui, Monſieur le Chevalier, ſi une donation de tout mon bien peut ſervir à vous témoigner ma tendreſſe, je ſuis au déſeſpoir de n'en avoir pas mille fois davantage pour vous prouver mille fois plus d'amour.

GUILLEMIN.

Voilà ce qui s'appelle aimer, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Hé bien, Monſieur Guillemin, puiſque Madame le veut, paſſez dans ſon cabinet avec elle, dreſſez le contrat comme il vous plaira ; elle me paroît ſi raiſonnable, que je ſignerai tout aveuglément.

GUILLEMIN.

Peut-on voir un Gentilhomme plus déſintéreſſé ?

Madame PATIN.

Hé ! venez, Monſieur le Chevalier, venez vous-même, je vous en conjure.

LE CHEVALIER.

Diſpenſez-m'en, Madame, je vous prie ; je ne veux point que ma préſence vous engage à plus que vous ne voudrez.

GUILLEMIN.

Hé ! Madame, donnez-lui cette ſatisfaction.

SCENE VII.

Mad. PATIN, LE CHEVALIER, Mr. GUILLEMIN, LA BRIE, CRISPIN, LISETTE.

LA BRIE.

MAdame, voilà Mademoiſelle votre niece qui vous demande.

Madame PATIN.

Hé bien, allez donc, Chevalier : auſſi-bien il ne faut pas qu'elle vous voie. Mais revenez au plus vîte, au moins, j'en ſerai bientôt débarraſſée.

LE CHEVALIER.

Je ne vous quitte que pour un moment.

Madame PATIN.

Vous rencontreriez ma niece par-là ; ſortez par le petit eſcalier.

LE CHEVALIER *à Criſpin.*

Courons vîte chez la Baronne.

Madame PATIN.

Faites entrer ma niece.

LA BRIE.

La voilà, Madame.

SCENE VIII.

Mad. PATIN, LUCILE, Mr. GUILLEMIN, LISETTE.

LUCILE.

MA tante, je viens vous dire... Qui eſt ce Monſieur-là ?

Madame PATIN.

C'eſt un honnête Notaire qui vient pour faire mon contrat de mariage.

LUCILE.

Ah ! ma tante, qu'il en faſſe un auſſi pour moi. J'ai vu le Monſieur dont je vous ai parlé ; & vous ne ſçauriez croire avec quelle joie il a reçu la propoſition que je lui ai faite. Il étoit ravi, rien ne lui a paru difficile, ſes ſouhaits vont au-delà des miens, il a encore plus d'impatience que moi, & je venois vous en avertir.

Madame PATIN.

Hé bien, ma niece, je vais achever mon affaire avec Monſieur, & nous ſongerons enſuite à la vôtre.

LISETTE *bas.*

Et moi, j'aurai ſoin de les empêcher toutes deux de réuſſir. Il eſt temps que la choſe éclate, & il n'y a plus de momens à perdre.

SCENE IX.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

MA pauvre Liſette, tu vois la fille du monde la plus contente ; la joie où je ſuis ne peut s'égaler.

LISETTE.

Vous n'avez pas la mine de la garder long-temps ; & ſi votre pere vient à ſçavoir...

LUCILE.

Mon pere m'a toujours recommandé de plaire à ma tante, & il n'aura rien à me dire quand il me verra faire ce qu'elle fait. Il n'y a pas de meilleur moyen d'obéir à l'un, & de gagner les bonnes graces de l'autre.

LISETTE.

Hé ! oui, oui, voilà un fort joli raiſonnement. Mais quand on vous a tant prêché de plaire à votre tante, c'étoit afin qu'elle épousât Mr. Migaud, & qu'elle vous fît ſon héritiere ; mais en ſe mariant à un homme de Cour, elle vous fruſtre de tout ſon bien.

LUCILE.

Oui ? & moi en me mariant auſſi à un homme de Cour, qui eſt fort gros Seigneur, je n'ai que faire du bien de ma tante.

LISETTE.

Et croyez-vous qu'un homme de Cour puiſſe être riche au temps où nous ſommes ? Les Courtiſans malaiſés ne s'enrichiſſent point, & ceux qui ſont le plus à leur aiſe, ne ſont pas difficiles à ruiner.

LUCILE.

Va, va, Liſette, le bien n'eſt pas ce qui me touche le plus ; & pourvu qu'on m'aime, c'eſt aſſez.

LISETTE.

Hé ! qui vous répondra qu'on vous aime ? Ces jeunes Seigneurs d'aujourd'hui ſont de grands fripons en matiere d'amour.

LUCILE.

Ah ! celui-ci n'eſt pas comme les autres. Il jure ſi amoureuſement, & il a tant d'eſprit, qu'il eſt impoſſible qu'il ne ſoit pas un fort honnête homme. Il fait des vers, au moins.

LISETTE.

Ah ! puiſqu'il fait des vers, il n'y a rien à dire.

LUCILE.

J'ai ici un *Impromptu* qu'il a fait pour moi. Ecoute, Liſette,

Liſette, & juge par-là de ſa tendreſſe & de ſa ſincérité.

LISETTE.

Voyons.

SCENE X.

LA BARONNE, LUCILE, LISETTE.

LA BARONNE.

LE Chevalier n'eſt point venu chez moi, je ne ſuis gueres contente de l'avoir trouvé tantôt ici.

LISETTE *à Lucile.*

Vous avez toute la mine d'avoir perdu votre *Impromptu.*

LUCILE.

Non, le voilà : tiens, lis-le toi-même.

LA BARONNE *à part.*

Ah, ah ! voici la chambriere avec une petite fille que je ne connois point. Que font-elles là ? Ecoutons.

LISETTE *lit.*

Le charmant objet que j'adore
Brûle des mêmes feux dont je ſuis enflammé ;
Mais je ſens que je l'aime encore
Mille fois plus que je n'en ſuis aimé.

LA BARONNE *à part.*

Qu'entends-je ? Voilà, je crois, les vers que le Chevalier a faits pour moi.

LUCILE.

Hé bien ; qu'en dis-tu ?

LA BARONNE, *arrachant les vers des mains de Liſette.*

Vous êtes bien curieuſe, ma mie, & je vous trouve bien impertinente de lire ainſi des papiers qu'on a perdus chez vous. Rendez-moi mes vers, je vous prie, &...

LUCILE.

Comment donc, Madame, qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Qui eſt cette folle, Liſette ?

LA BARONNE.

Quelle petite insolente est-ce là ?

LISETTE.

Par ma foi, cela est tout-à-fait drôle.

LUCILE.

Rendez-moi ce papier, Madame.

LA BARONNE.

Comment donc, que je vous rende ce papier ? Vous êtes une plaisante petite créature, de vouloir avoir malgré moi des vers qui m'appartiennent.

LUCILE.

Des vers qui vous appartiennent ? Je vous trouve admirable, Madame, & vous êtes bien en âge qu'on fasse des vers pour vous. C'est pour moi qu'ils ont été faits, & vous ferez bien de me les rendre.

LA BARONNE.

Qui est cette petite ridicule, ma mie ?

LISETTE.

Ah, ah ! Madame, servez-vous de termes moins offensans, c'est la niece de Madame.

LA BARONNE.

Quand ce seroit Madame elle-même, je la trouverois fort impertinente, de dérober des vers qui n'ont jamais été faits que pour moi.

LISETTE.

Oh ! pour cela, entre vous le débat, s'il vous plaît.

LUCILE.

Cela est bien impudent à une femme de votre âge.

LISETTE.

Mademoiselle.

LA BARONNE.

Cela est bien insolent à une petite fille comme vous.

LISETTE.

Ah ! Madame.

LUCILE.

Donnez-moi mes vers, encore une fois.

LA BARONNE.

Taisez-vous, petite sotte, & ne m'échauffez pas les oreilles.

SCENE XI.

Mad. PATIN, LA BARONNE, LUCILE; LISETTE.

LISETTE.

AH! par ma foi, ceci paſſe la raillerie; & vous faites bien de venir mettre le holà entre deux Dames qui s'alloient couper la gorge.

Madame PATIN.

Qu'eſt-ce donc, qu'avez-vous, Madame? Que vous a-t-on fait, ma niece?

LUCILE.

Faites-moi rendre mes vers, ma tante, ou Madame s'en repentira.

LA BARONNE.

Châtiez l'inſolence de votre niece, ou je la châtierai moi-même.

Madame PATIN.

Doucement, doucement, Madame, s'il vous plaît. Mais quel eſt votre différend.

LUCILE.

Comment, ma tante, je montre à Liſette des vers qui ont été faits pour moi par la perſonne que vous ſçavez, & cette Madame vient les arracher, en diſant qu'ils ſont faits pour elle?

Madame PATIN.

Hé bien, pourquoi s'emporter de cette ſorte? La modération ne doit-elle pas être le partage d'une jeune fille? & quoique vous ſoyez perſuadée que la raiſon eſt pour vous, faut-il pour cela faire la harangere comme vous faites?

LA BARONNE.

Qu'eſt-ce à dire, la raiſon eſt pour elle? Je ſoutiens, moi, que ces vers ſont à moi, & qu'elle a menti quand elle s'en veut faire honneur.

Madame PATIN.

Et quand cela ſeroit, Madame, eſt-il bienſéant à

votre âge d'en venir à ces extrémités, & ne devriez-vous pas rougir de clabauder de la sorte pour de méchans vers ?

LUCILE.

De méchans vers, ma tante ? Ils sont les plus jolis du monde. Lisez-les seulement, & vous verrez bien qu'ils sont faits tout exprès pour moi.

Madame PATIN.

Voyons donc, Madame, s'il vous plaît.

LA BARONNE.

Non, Madame, je ne les rendrai point. Je vais vous les dire par cœur, & vous connoîtrez bien par-là que votre niece ne sçait ce qu'elle dit.

Le charmant objet que j'adore
Brûle des mêmes feux dont je suis enflammé ;
Mais je sens que je l'aime encore
Mille fois plus que je n'en suis aimé.

LUCILE.

Hé bien, ma tante ? *Le charmant objet.....*

Madame PATIN.

Hé bien, ma niece, vous avez le front de soutenir que ces vers-là sont faits pour vous ?

LUCILE.

Oui, ma tante.

LA BARONNE.

Vous voyez bien, Madame, que je ne vous fais point d'imposture, & que votre niece n'a pas raison.

Madame PATIN.

Vous êtes toutes deux bien étranges, & nous sommes toutes trois bien dupes. Tenez, Madame.

LA BARONNE.

Ah ! ce sont les tablettes que je donnai hier au Chevalier.

Madame PATIN.

C'est aussi lui qui me les a laissées.

LISETTE.

Voilà un fort bon incident.

LUCILE.

Oh bien, je ne connois point votre Chevalier ; mais

j'ai vu faire les vers moi-même, & je vous ferai bien voir que je dis vrai. Adieu.

LA BARONNE.

Je vais chercher le Chevalier, Madame, & je le déviſagerai, ſi je le trouve.

SCENE XII.

Madame PATIN, LISETTE.

Madame PATIN.

AH ! Liſette, que je ſuis malheureuſe ! Le Chevalier eſt un perfide qui trompoit la Baronne & moi, & c'eſt aſſurément lui-même qui cherche à tromper cette petite fille.

LISETTE.

Il en tromperoit mille autres ſans ſcrupule, Madame. C'eſt le plus bel endroit de ſa vie que de tromper.

Madame PATIN.

Je ſuis bien heureuſe de n'avoir point encore ſigné le contrat. Allons renvoyer le Notaire. Courons chez Mr. Serrefort, pour conclure notre mariage avec Mr. Migaud, afin que je n'entende plus jamais parler de ce petit ſcélérat de Chevalier ; & s'il vient ici, dites au Portier qu'on ne laiſſe point entrer.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN.

MA foi, Monſieur, je n'y comprends rien, & il y a là-deſſous quelque choſe que nous n'entendons ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Tout cela ne me ſurprend point, Criſpin.

CRISPIN.

Parbleu, cela eſt violent, au moins, & je ne ſçais comment l'entend Madame Patin; mais peu s'en eſt fallu que ſon Portier ne nous ait fermé la porte au nez.

LE CHEVALIER.

Le Portier eſt un maraud qui ne ſçait ce qu'il fait.

CRISPIN.

Oh! Monſieur, ce Portier-là n'eſt point Suiſſe, & il nous a parlé comme un homme. Avouez-moi franchement la choſe. Vous avez fait quelque bagatelle, & Madame Patin a appris de vos nouvelles, je gage.

LE CHEVALIER.

Ma foi, mon pauvre ami, tu l'as deviné.

CRISPIN.

Il ne faut pas être grand ſorcier pour deviner cela; & dès qu'il vous arrive quelque petit chagrin, on peut dire, à coup ſûr, que c'eſt la ſuite de quelque ſottiſe.

LE CHEVALIER.

Maraud!

CRISPIN.

Là, là; Monſieur, ne vous fâchez point, & dites-moi un peu de quelle eſpece eſt celle-ci.

LE CHEVALIER.

Ces vers de la Baronne, donnés à Madame Patin, ſont la cauſe de tout le déſordre.

CRISPIN.

Hé bien, morbleu, ne vous l'avois-je pas bien dit? La Baronne & elle ſe ſont expliquées?

LE CHEVALIER.

Il s'en eſt encore trouvé une troiſieme, qu'elle ne m'a pas nommée, qu'en la traitant de petite étourdie; il faut que ce ſoit ma petite brune.

CRISPIN.

Comment, diable! Eſt-ce qu'elle avoit auſſi les mêmes vers?

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment, & il y a plus de quinze jours que je n'en ai point employé d'autres.

CRISPIN.

Mais, Monſieur, (car il n'y a perſonne dans ce logis, & nous pouvons parler en aſſurance devos frédaines,) de qui ſçavez-vous cette aventure, s'il vous plaît?

LE CHEVALIER.

De la Baronne elle-même, que j'ai trouvé dans une colere épouvantable contre moi.

CRISPIN.

Cent diables, vous avez paſſé un mauvais quart d'heure; & ſauf correction, Madame la Baronne, eſt la plus méchante carogne qu'il y ait au monde.

LE CHEVALIER.

D'accord: mais nous ſçavons, Dieu merci, l'art de la mettre à la raiſon.

CRISPIN.

Vous êtes un fort habile homme.

LE CHEVALIER.

Il n'a pas fallu grande habileté pour cela. Elle crioit comme une enragée, & j'ai crié cent fois plus haut qu'elle; car il eſt bon quelquefois de faire le fier avec les Dames.

CRISPIN.

Le fier?

LE CHEVALIER.

Oui, le fier; & quand j'ai vu ſa fureur un peu diminuée, je me ſuis juſtifié le mieux qu'il m'a été poſſible.

CRISPIN.

Et elle a pris tout ce que vous lui avez dit pour de l'argent comptant?

LE CHEVALIER.

Non, elle s'eſt emportée plus fort que jamais; & je n'ai point trouvé d'autre moyen pour la réduire, que de prendre un air de mépris pour elle, qui l'a piquée juſqu'au vif.

CRISPIN.

Et cet air de mépris a réuſſi?

LE CHEVALIER.

A merveilles, nous ſommes meilleurs amis que nous n'avons été.

CRISPIN.

La pauvre femme ! Mais ne craignez-vous rien, lorſqu'elle ſçaura votre mariage avec Madame Patin ?

LE CHEVALIER.

Et que voudrois-tu que je craigniſſe ?

CRISPIN.

Que ſçais-je ? Une femme diableſſe eſt quelquefois pire qu'un vrai diable. Celle-ci tire un lievre auſſi ſûrement qu'un homme, comme vous ſçavez, & elle ne craindra peut-être pas plus de tuer un homme que de tirer un lievre.

LE CHEVALIER.

Nous l'adoucirons ; & comme elle ne veut qu'un mari pour la conſoler de m'avoir perdu, je te la ferai épouſer, ſi le cœur t'en dit.

CRISPIN.

Hé ! là, Monſieur, ne raillons point ; elle ne perdroit peut-être pas au change, je vous en réponds.

LE CHEVALIER.

Je l'entends bien ainſi, vraiment ; & ſi certain deſſein que j'ai dans la tête pouvoit réuſſir, je te donnerois à choiſir d'elle, ou de Madame Patin.

CRISPIN.

De Madame Patin ? Ah, ah ! voici quelque choſe d'aſſez drôle.

LE CHEVALIER.

Ah ! mon pauvre garçon !

CRISPIN.

Ouais.....

LE CHEVALIER.

Je crois que je ſuis amoureux, Criſpin, moi qui ne croyois pas pouvoir l'être.

CRISPIN.

Amoureux ! & de qui ?

LE CHEVALIER.

De cette petite créature dont je t'ai parlé.

CRISPIN.

De la petite brune ?

LE CHEVALIER.

D'elle-même.

CRISPIN.

CRISPIN.

Oh ! pour cela, le diable m'emporte ſi je vous comprends. Que venez-vous donc faire chez Mad. Patin?

LE CHEVALIER.

La ménager comme la Baronne ; & il faut que dans cette affaire, l'une ou l'autre me rende un ſervice conſidérable.

CRISPIN.

Vous n'avez qu'à le leur propoſer, elles le feront de grand cœur, aſſurément.

LE CHEVALIER.

Elles le feront ſans penſer le faire.

CRISPIN.

Mais encore, de quelle maniere ?

LE CHEVALIER.

Ma petite brune, à ce que j'ai pu ſçavoir, eſt une héritiere conſidérable, mais d'une naiſſance peu proportionnée à un ſi gros bien.

CRISPIN.

Ce n'eſt pas là une raiſon qui vous embarraſſe.

LE CHEVALIER.

Au contraire, c'eſt ce qui m'a fait prendre la réſolution de l'enlever. Sa famille, après cela, ſera trop heureuſe que je l'épouſe. Je ſerai en lieu de ſûreté cependant, & je ne l'épouſerai point qu'on ne lui faſſe de grands avantages.

CRISPIN.

Eh ! à quoi la Baronne & Madame Patin vous peuvent-elles être utiles dans cette affaire ?

LE CHEVALIER.

Quoi ! tu ne vois pas cela tout d'abord ?

CRISPIN.

Non.

LE CHEVALIER.

Je ne ſuis pas en argent comptant, comme tu ſçais ; & je veux que mes deux vieilles m'en fourniſſent à l'envi l'une de l'autre, & facilitent ainſi la conquête de ma jeune maîtreſſe.

CRISPIN.

Tu-dieu ! c'eſt le bien prendre. Vous entendez les

affaires à merveilles. Mais je vois venir Mad. Patin.

LE CHEVALIER.

Paix, paix, tu vas voir le manege que je vais faire avec celle-ci. Ah! palſambleu, laiſſe-moi rire, Criſpin, laiſſe-moi rire; quand j'en devrois être malade, il m'eſt impoſſible de m'en empêcher.

CRISPIN.

Il faut que je me mette de la partie.

SCENE II.

Madame PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

Madame PATIN.

AH, ah! Monſieur, vous voilà de bien bonne humeur, & je ne ſçais vraiment pas quel ſujet vous croyez avoir de vous tant épanouir la rate.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, Madame; mais je ſuis encore tout rempli de la plus plaiſante choſe du monde. Vous vous ſouvenez des vers que je vous ai tantôt donnés?

Madame PATIN.

Oui, oui, je m'en ſouviens, & vous vous en ſouviendrez auſſi, je vous aſſure.

LE CHEVALIER.

Si je m'en ſouviendrai, Madame? Ils ſont cauſe d'un incident dont j'ai penſé mourir à force de rire, & je vous jure qu'il n'y a rien de plus plaiſant.

Madame PATIN.

Où en eſt donc le plaiſant, Monſieur?

LISETTE *bas*.

Voici quelque piece nouvelle.

LE CHEVALIER.

Le plaiſant? le plaiſant, Madame, eſt que quatre ou cinq godelureaux ſe ſont fait honneur de mes vers. Comme vous les avez applaudis, je les ai cru bons, & je n'ai pu m'empêcher de les dire à quelques perſonnes.

Je vous en demande pardon, Madame, c'eſt le foible de la plupart des gens de qualité qui ont un peu de génie. On les a retenus, on en a fait des copies, & en moins de deux heures ils ſont devenus Vaudevilles.

CRISPIN *bas.*

L'excellent fourbe que voilà!

LISETTE *bas.*

Où veut-il la mener avec ſes Vaudevilles?

Madame PATIN *bas à Liſette.*

Ecoutons ce qu'il veut dire, il ne m'en fera plus ſi facilement accroire. (*au Chevalier.*) Hé bien, Monſieur, vous êtes bien content de voir ainſi courir vos ouvrages?

LE CHEVALIER.

N'en êtes-vous pas ravie, Madame? Car enfin, puiſqu'ils ſont pour vous, cela vous fait plus d'honneur qu'à moi-même.

Madame PATIN *bas.*

Ah, ſcélérat!

LE CHEVALIER.

Notre Baronne, au reſte, n'a pas peu contribué à les mettre en vogue. Tête-bleu, Madame, que c'eſt une incommode parente que cette Baronne, & qu'elle me vend cher les eſpérances de ſa ſucceſſion!

LISETTE *bas à Madame Patin.*

Le frippon! la Baronne eſt ſa parente, comme je la ſuis du grand Mogol.

Madame PATIN *bas à Liſette.*

Ecoutons juſqu'à la fin.

LE CHEVALIER.

Vous ne ſçauriez croire juſqu'où vont les folles viſions de cette vieille, & les folies qu'elle feroit dans le monde, pour peu que mes manieres répondiſſent aux ſiennes.

CRISPIN *bas.*

Cet homme-là vaut ſon peſant d'or.

LE CHEVALIER.

J'ai paſſé chez elle pour lui parler de quelque argent qu'elle m'a prêté, & que je veux lui rendre, s'il vous plaît, Madame, pour en être débarraſſé tout-à-fait.

CRISPIN *bas.*

Le royal fourbe !

LE CHEVALIER.

Je lui ai dit vos vers par maniere de converſation, elle les a trouvés admirables. Elle me les a fait répéter juſqu'à trois fois, & j'ai été tout étonné que la vieille ſurannée les ſçavoit par cœur. Elle eſt ſortie tout auſſitôt, & s'en eſt allée apparemment de maiſon en maiſon, chez toutes ſes amies, faire parade de ces vers, & dire que je les avois faits pour elle.

Madame PATIN *bas.*

S'il diſoit vrai, Liſette ?

LISETTE *bas.*

Que vous êtes bonne, Madame ! Et, jarnonce, quand il diroit vrai pour la Baronne, comment ſe tireroit-il d'affaire pour votre niece ?

CRISPIN *bas.*

Oh ! patience, s'il demeure court, je veux qu'on me pende.

LE CHEVALIER.

Mais voici bien le plus plaiſant, Madame. J'ai paſſé aux Thuileries, où j'ai rencontré cinq ou ſix beaux eſprits. Oui, Madame, cinq ou ſix, & il ne faut point que cela vous étonne. Nous vivons dans un ſiecle où les beaux eſprits ſont tout-à-fait communs, au moins.

Madame PATIN.

Hé bien, Monſieur ?

LE CHEVALIER.

Hé bien, Madame, ils m'ont conté que le Marquis des Guerets avoit donné les vers en queſtion à une petite griſette ; que l'Abbé du Terrier les avoit envoyés à une de ſes amies ; que le Chevalier Richard s'en étoit fait honneur pour ſa maîtreſſe, & que deux de ces pauvres femmes s'étoient, malheureuſement pour elles, trouvées avec la Baronne, où il s'étoit paſſé une ſcene des plus divertiſſantes.

Madame PATIN.

Ce ſont de bons fots, Monſieur, que vos beaux eſprits, de plaiſanter de cette aventure-là.

LISETTE *bas.*

Bon, elle prend la choſe comme il faut.

LE CHEVALIER.

Comment, Madame, vous n'entrez donc point dans le ridicule de ces trois femmes qui ſe veulent battre pour un Madrigal ? Et la bonne foi de ces deux pauvres abuſées, & la folie de notre Baronne, ne vous font point pâmer de rire ?

Madame PATIN *bas à Liſette.*

Je creve, & je ne ſçais ſi je me dois fâcher ou non.

LISETTE *bas,*

Eh ! merci de ma vie, pouvez-vous faire mieux, en vous fâchant contre un petit fourbe comme celui-là ?

LE CHEVALIER.

Vous ne riez point, Madame ?

CRISPIN.

Tu ne ris point, Liſette ?

LE CHEVALIER.

Je le vois bien, Madame, il vous fâche que des vers faits pour vous ſoient dans les mains de tout le monde. Je ſuis un indiſcret, je l'avoue, de les avoir rendus publics, je vous demande à genoux mille pardons de cette faute, Madame ; & je vous jure que l'air que j'ai fait ſur ces malheureux vers, n'aura pas la même deſtinée, & que vous ſerez la ſeule qui l'entendrez.

Madame PATIN.

Vous avez fait un air ſur ces paroles, Monſieur ?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, & je vous conjure de l'écouter. Il eſt tout plein d'une tendreſſe que mon cœur ne ſent que pour vous ; & je jugerois bien, par le plaiſir que vous aurez à l'entendre, des ſentimens où vous êtes à préſent pour moi.

LISETTE *bas.*

Le double chien la va tromper en muſique.

LE CHEVALIER, *après avoir chanté tout l'air, dont il répete quelques endroits.*

Avez-vous remarqué, Madame, l'agrément de ce petit paſſage ? (*il chante.*) Sentez-vous bien toute la tendreſſe qu'il y a dans celui-ci ? (*il chante.*) Ne

m'avouerez-vous pas que celui-là eſt bien paſſionné ? (*il chante encore.*) Vous ne dites rien ? Ah, Madame ! vous ne m'aimez plus, puiſque vous êtes inſenſible au Cromatique, dont cet air eſt tout rempli.

Madame PATIN.

Ah ! méchant petit homme, à quel chagrin m'avez-vous expoſée ?

LE CHEVALIER.

Comment donc, Madame ?

Madame PATIN.

J'étois une des Actrices de cette ſcene que vous trouvez ſi plaiſante.

LE CHEVALIER.

Vous, Madame ?

Madame PATIN.

Moi-même, & c'eſt en cet endroit qu'elle s'eſt paſſée, entre la petite griſette, la Baronne, & moi.

LE CHEVALIER.

Ah ! pour le coup, il y a pour en mourir, Madame. Oui, je ſens bien que pour m'achever, vous n'avez qu'à me dire que vous me haïſſez autant que je le mérite. Faites-le, Madame, je vous en conjure, & donnez-moi le plaiſir de vous convaincre que je vous aime, en expirant de douleur de vous avoir offenſée.

Madame PATIN.

Levez-vous, levez-vous, Monſieur le Chevalier.

CRISPIN *bas.*

La pauvre femme !

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame, que je mérite peu...

Madame PATIN.

Ah ! petit cruel, à quelle extrémité avez-vous penſé porter mon dépit ! Sçavez-vous bien, ingrat, qu'il ne s'en faut preſque rien que je ne ſois la femme de Mr. Migaud ?

LE CHEVALIER.

Si cela eſt, Madame, j'irai déchirer ſa robe entre les bras même de la Juſtice, & je me ferai la plus ſanglante affaire....

Madame PATIN.

Non, non, Chevalier, laiſſez-le en repos, le pauvre homme ne ſera que trop malheureux de ne me point avoir ; mais je vous avoue qu'il m'auroit, ſi j'avois trouvé mon beau-frere chez lui, heureuſement il n'y étoit pas.

LE CHEVALIER.

Ah ! je reſpire. Je viens donc de l'échapper belle, Madame ?

Madame PATIN.

Vous vous en ſeriez conſolé avec la Baronne.

LE CHEVALIER.

Eh ! fi, Madame, ne me parlez point de cela, je vous prie. Je ne ſonge uniquement, je vous jure, qu'à lui donner mille piſtoles que je lui dois, & qu'il faut que je lui paye inceſſamment : Madame, je vous en conjure.

Madame PATIN.

Si vous êtes bien véritablement dans ce deſſein, j'ai de l'argent, Chevalier, venez dans mon cabinet.

SCENE III.

Mad. PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN, LA BRIE.

LA BRIE.

VOilà Mr. Serrefort qui remonte.

Madame PATIN.

Ah ! bons Dieux, comment ferons-nous ? Allez attendre chez votre Notaire, & me laiſſez Criſpin pour vous faire avertir quand je ſerai ſeule.

LE CHEVALIER.

Demeure ici, Criſpin, & attends ici l'ordre de Madame.

CRISPIN.

Me donnera-t-elle les mille piſtoles ?

LE CHEVALIER.

Tais-toi, maroufle.

Madame PATIN.

Sauvez-vous par le petit eſcalier, comme tantôt.

LE CHEVALIER.

Adieu, Madame.

Madame PATIN *à Criſpin.*

Tiens-toi ſur ce petit degré par où ſort ton maître.

SCENE IV.

Mr. SERREFORT, Mad. PATIN, LISETTE.

Mr. SERREFORT.

ON m'a dit que vous aviez paſſé chez moi, Madame, & que vous m'y aviez demandé.

Madame PATIN.

On vous a dit vrai, Monſieur; mais je n'avois nullement recommandé qu'on vous dît de venir ici.

Mr. SERREFORT.

Cela ne fait rien, Madame, & je ſuis bien aiſe de ſçavoir ce que vous me vouliez, outre que j'ai de mon côté quelque choſe à vous communiquer touchant l'affaire de ce matin.

Madame PATIN.

Quelle affaire, Monſieur? L'affaire de ce matin? Ne m'avez-vous pas promis de me laiſſer en repos, & de ne vous en plus mêler?

Mr. SERREFORT.

Oui, Madame; mais on nous a fait parler à Mr. Migaud & à moi, pour le différend que vous avez eu avec cette Marquiſe.

Madame PATIN.

Hé bien, Monſieur, pour peu d'avance qu'elle faſſe, je verrai ce que j'aurai à faire.

Mr. SERREFORT.

Comment, Madame, des avances? C'eſt à vous à en faire, s'il vous plaît; & il n'y a point à héſiter même.

Madame PATIN.

Je ferois des avances, moi, qui ſuis offenſée? Ah! vraiment,

vraiment, on voit bien que vous ne ſçavez gueres les affaires du point d'honneur.

Mr. SERREFORT *tirant un papier de ſa poche.*

Voilà des articles d'accommodement que j'ai dreſſés. Vous verrez par-là ſi je ſçais ce que c'eſt.

Madame PATIN.

Des articles ! des articles ! ah ! voyons un peu ces articles, je vous prie. Cela eſt trop plaiſant, des articles ! Vous vous êtes fait mon Plénipotentiaire, à ce que je vois.

Mr. SERREFORT.

Voici ce que c'eſt, Madame.

Madame PATIN.

Ecoutons ces articles. Ce ſont des articles, Liſette.

Mr. SERREFORT *lit.*

Premierement, il faudra que vous vous rendiez au logis de la Marquiſe modeſtement vêtue.

Madame PATIN.

Modeſtement?

Mr. SERREFORT.

Oui, Madame, modeſtement. En robe cependant, mais avec une queue plus courte que celle que vous portez d'ordinaire.

Madame PATIN.

Oh ! pour l'article de la queue, je ſuis déjà ſa très-humble ſervante, & je ne rognerois pas deux doigts de ma queue pour toutes les Marquiſes de la terre.

Mr. SERREFORT.

Arrivée chez la Marquiſe, vous la demanderez au laquais qui ſera de garde.

Madame PATIN.

Un laquais de garde, Monſieur ! un laquais de garde ! Il ſemble que vous parliez de quelque Officier.

Mr. SERREFORT *continuant à lire.*

Et pendant que ledit laquais ira avertir ſa maîtreſſe que vous êtes dans l'antichambre, vous y demeurerez debout & ſans murmurer, juſqu'à ce qu'il plaiſe à Madame la Marquiſe de vous faire entrer.

Madame PATIN.

Non, Monſieur Serrefort, non; pour demeurer dans

l'antichambre, je n'en ferai rien, debout ſur-tout. Ce ne ſera pas ſans murmurer, cela ne ſe pourroit.

Mr. SERREFORT.

Il faudra bien que cela ſoit pourtant. (*Il lit.*) Quand la Marquiſe ſera viſible.....

Madame PATIN.

Hé! fi, Monſieur, ce n'eſt pas la peine d'achever.

Mr. SERREFORT.

Oui, Madame; mais ſçavez-vous bien que vous n'avez point d'autre expédient pour ſortir d'affaire, & que ce ſont ici les dernieres paroles qu'elle nous a fait porter par ſon Ecuyer?

Madame PATIN.

Par ſon Ecuyer, Monſieur, par ſon Ecuyer! Oh! vraiment, il faut attendre pour faire cet accommodement que j'aie un Ecuyer comme elle; & quand nous agirons d'Ecuyer à Ecuyer, il ne faudra peut-être pas tant de cérémonie.

Mr. SERREFORT.

Comment donc, Madame, un Ecuyer? Etes-vous femme à Ecuyer, s'il vous plaît? & ne ſongez-vous pas.....

Madame PATIN.

Tenez, Monſieur, point de conteſtation, je vous prie. Je n'aime pas les diſputes; & pour peu que vous m'obſtiniez, vous me ferez prendre des Pages.

Mr. SERREFORT.

Ah! je vois ce que c'eſt, votre entêtement continue, il eſt déſormais impoſſible de vous en corriger; & vos manieres me confirment à tous momens les avis qu'on m'a donnés.

Madame PATIN.

Comment donc, Monſieur, quels avis? Avez-vous des eſpions pour examiner ma conduite?

Mr. SERREFORT.

Morbleu, Madame, j'en ſçais plus que je n'en voudrois ſçavoir.

Madame PATIN.

Hé bien, Monſieur, tâchez de l'oublier.

Mr. SERREFORT.

Mais vous ne nous manquerez pas de parole impunément, & il ne ſera pas dit que vous aurez jetté ma fille dans le même déreglement d'eſprit où vous êtes, & que ſon pere l'ait ſouffert ſans reſſentiment.

Madame PATIN.

Quel diſcours eſt cela ? Que voulez-vous dire ? Suis-je une déréglée, s'il vous plaît ? Ecoutez, Mr. Serrefort, vous me ferez raiſon des termes offenſans dont vous vous ſervez, prenez-y garde, je vous en avertis.

Mr. SERREFORT.

Ecoutez, Madame Patin, il n'y a qu'un mot qui ſerve. Je ſuis bien informé que vous voulez épouſer un gueux de Chevalier, qui ſe moquera de vous dès le lendemain de vos noces. Je ſçais de bonne part que ma fille s'entête de quelque eſpece de Marquis plus gueux peut-être que votre Chevalier. Mr. Migaud ſçait tout cela comme moi ; mais nous ne demeurerons pas les bras croiſés ni l'un ni l'autre, & nous vous rendrons raiſonnable malgré vous-même.

Madame PATIN.

Oh bien, Mr. Serrefort, je vous en défie. Songez à le devenir, Mr. Serrefort, & ne mettez pas ici les pieds que vous ne vous ſoyez rendu plus ſage.

Mr. SERREFORT.

Oh ! ventrebleu, Madame, j'y viendrai jour & nuit, de moment en moment ; & je vais ſi bien aſſiéger votre maiſon & la mienne, qu'il n'y entrera perſonne à qui je ne faſſe ſauter les fenêtres, pour peu qu'il ait de l'air d'un Marquis, ou d'un Chevalier.

Madame PATIN.

Et pour moi, qui ne ſuis pas ſi méchante que vous, je vous prierai ſeulement de deſcendre l'eſcalier tout au plus vîte, & de ne pas regarder derriere vous.

Mr. SERREFORT.

Adieu, Madame Patin.

Madame PATIN.

Adieu, Monſieur Serrefort.

Mr. SERREFORT.

Vous aurez bientôt de mes nouvelles, Madame Patin.

Madame PATIN.

Je n'en veux point apprendre, Mr. Serrefort.

Mr. SERREFORT.

Adieu, Madame Patin.

Madame PATIN.

Adieu, Mr. Serrefort.

SCENE V.

Madame PATIN, LISETTE.

Madame PATIN.

HÉ, bon Dieu! quelle rage cet homme a-t-il contre moi? Quel acharnement à me perſécuter, Liſette! A-t-on jamais rien vu de plus étrange?

LISETTE.

Oh! pour cela, il devient de jour en jour plus inſupportable.

Madame PATIN.

N'eſt-il pas vrai?

LISETTE.

Parce que Mr. le Chevalier eſt un jeune homme aſſez mal dans ſes affaires, & que Mr. Serrefort prévoit qu'en l'épouſant vous allez faire un mauvais marché, il veut vous empêcher de le conclure, cela eſt bien impertinent, Madame.

Madame PATIN.

Tout ce qu'il fera ne ſervira de rien?

LISETTE.

Bon; quand vous avez réſolu quelque choſe, il faut que cela paſſe.

Madame PATIN.

Tout ce que je crains, c'eſt que le Chevalier ne vienne à connoître Mr. Serrefort, & qu'il ne ſe dégoûte en me voyant ſi mal apparentée. Criſpin?

SCENE VI.

Madame PATIN, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

PLaît-il, Madame?

Madame PATIN.

Va dire à ton maître, que pour de certaines raiſons, je ne le puis voir que ſur les dix heures, & qu'il ne manque pas de venir juſte à cette heure-là.

CRISPIN.

N'avez-vous que cela à lui faire ſçavoir, Madame?

Madame PATIN.

Non, va vîte, j'ai peur qu'il ne s'impatiente.

CRISPIN.

Il me ſemble, Madame, qu'il ſeroit à propos qu'il rendît au plutôt à Madame la Baronne ces mille piſtoles dont il vous a parlé.

Madame PATIN.

J'aurai ſoin de les lui tenir toutes prêtes.

CRISPIN.

J'aurois ſoin de les lui porter, ſi vous vouliez.

Madame PATIN.

Dis-lui bien que je vais penſer à lui juſqu'à ce que je le voie.

CRISPIN.

Je lui dirai, Madame.

SCENE VII.

CRISPIN *ſeul.*

OH çà, puiſque je n'ai point d'argent à porter à mon maître, ce que j'ai à lui dire n'eſt point ſi preſſé. Réfléchiſſons un peu ſur l'état préſent de nos affaires. Voilà Mr. le Chevalier de Villefontaine en train d'attraper mille piſtoles à Madame Patin, & autant à la vieille Baronne; il n'y a pas grand mal à ces deux arti-

cles. Mais c'eſt pour enlever une petite fille ; il y a quelque choſe à dire à celui-là. La Juſtice ſe mêlera infailliblement de cette affaire, & il lui faudra quelqu'un à pendre. Mr. le Chevalier ſe tirera d'intrigue, & vous verrez que je ſerai pendu pour la forme. Cela ne vaudroit pas le diable, & je crois que le plus ſûr eſt de ne me point mêler de tout cela, & de tirer adroitement mon épingle du jeu. Que ſçait-on ? Il m'arrivera peut-être, d'un autre côté, quelque bonne fortune, à quoi je ne m'attends pas. S'il étoit vrai que Madame la Baronne ne voulût qu'un mari, je ſerois ſon fait auſſi-bien qu'un autre, elle pourroit bien m'épouſer par dépit. Il arrive tous les jours des choſes moins faiſables que celle-là, & je ne ſerois pas le premier laquais qui auroit coupé l'herbe ſous le pied à ſon maître. Allons faire ſçavoir au mien ce que Madame Patin m'a dit de lui dire ; & ſelon la part qu'il me fera des mille piſtoles, je verrai ce que j'aurai à faire.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Mr. SERREFORT, LISETTE.

Mr. SERREFORT.

NE crains rien, ma pauvre Liſette, ne crains rien. Madame Patin ne ſçaura pas que l'avis eſt venu de toi.

LISETTE.

Au moins, Monſieur, vous ſçavez bien que ma petite fortune dépend d'elle en quelque façon ; & ſi ce n'étoit que vous donnez des commiſſions à mon pere, à mon couſin, & à celui qui veut m'épouſer, je ne

trahirois pas ma maîtreſſe pour vous faire plaiſir.

Mr. SERREFORT.

Comment? Sçais-tu bien que c'eſt le plus grand ſervice que tu lui puiſſes rendre, que de détourner ce mariage?

LISETTE.

J'ai toujours travaillé pour cela autant qu'il m'étoit poſſible. Dans les commencemens, j'ai cru qu'elle ſe moquoit; mais quand j'ai vu que c'étoit tout de bon, j'ai couru vous avertir.

Mr. SERREFORT.

Tu as parfaitement bien fait.

LISETTE.

La partie eſt faite pour cinq heures du matin. Madame eſt dans ſon cabinet qui compte de l'argent, dont Monſieur le Chevalier lui a dit avoir affaire, & il viendra ici dans une petite demi-heure avec ſon Notaire: c'eſt l'ordre de Madame.

Mr. SERREFORT.

La malheureuſe!

LISETTE.

Ils ſeront bien ſurpris tous deux de vous voir à leurs noces ſans en avoir été prié?

Mr. SERREFORT.

Ils ne s'y attendent gueres.

LISETTE.

Vous n'êtes pas le ſeul obſtacle que j'ai préparé à leurs deſſeins.

Mr. SERREFORT.

Comment donc, qu'as-tu fait encore?

LISETTE.

Il y a une vieille plaideuſe de par le monde, qui eſt auſſi amoureuſe du Chevalier que Madame votre belle-ſœur pour le moins. Je l'ai fait avertir par un ſolliciteur de procès, qui eſt mon compere, de tout ce qui ſe prépare ici, & je répondrois bien qu'elle ne manquera pas de ſe trouver aux fiançailles.

Mr. SERREFORT.

Cela eſt fort bien imaginé.

LISETTE.

Pour vous, il faut, s'il vous plaît, que vous demeuriez quelque temps caché dans ma chambre, & je vous avertirai quand ils ſeront avec le Notaire.

Mr. SERREFORT.

C'eſt bien dit. Oh ! ventrebleu, ma pendarde de belle-ſœur n'eſt pas encore où elle s'imagine.

LISETTE.

Elle fait de grands projets pour votre ſatisfaction, & il ne tiendra pas à elle que Mademoiſelle votre fille ne ſuive l'exemple qu'elle prétend lui donner. J'en ai déjà dit tantôt un mot à Mr. Migaud.

Mr. SERREFORT.

Ah ! la double enragée ! C'eſt donc elle qui a donné à ma fille la connoiſſance d'un petit Godelureau que j'ai trouvé chez moi un moment avant que tu vinſſes?

LISETTE.

Non ; mais c'eſt elle qui lui conſeille de vous donner un gendre à ſa fantaiſie, ſans ſe mettre en peine qu'il ſoit à la vôtre.

Mr. SERREFORT.

La miſérable !

LISETTE.

Et je ne répondrois pas trop que Mademoiſelle Lucile n'eût un fort grand penchant à ſuivre les bons conſeils de ſa tante.

Mr. SERREFORT.

J'y donnerai bon ordre. C'eſt une peſte dans une famille bourgeoiſe, qu'une Madame Patin.

LISETTE.

Je crois que je l'entends. Voilà la clef de ma chambre, allez vous y enfermer au plus vîte, & tâchez de ne vous point ennuyer. (*bas.*) Monſieur Serrefort verra peut-être ce ſoir plus d'incidens qu'il ne s'imagine.

SCENE II.

Madame PATIN, LISETTE.

Madame PATIN.

LE Chevalier n'eſt point encore venu, Liſette ? N'a t-il point envoyé ?

LISETTE.

Noh, Madame.

Madame PATIN.

Je ſuis dans une étrange impatience.

LISETTE.

Il n'eſt pas temps de vous impatienter encore, Madame. Neuf heures viennent de ſonner, & vous avez fait dire à Monſieur le Chevalier de ne venir ici qu'à dix.

Madame PATIN.

Ce vilain Mr. Serrefort eſt cauſe de cela. Sans cet animal, le Chevalier ſeroit ici à l'heure qu'il eſt, & il n'auroit pas le temps de me faire quelque perfidie.

LISETTE.

Oh ! par ma foi, Madame, je ne m'accommoderois guere, pour moi ; d'un homme comme Monſieur le Chevalier, qu'il faudroit garder à vue. Eh ! mort de ma vie, vous êtes toujours ſur des épines.

Madame PATIN.

Quand nous ſerons une fois mariés, Liſette, je ne craindrai pas tant ; mais juſques-là le Chevalier me paroît ſi aimable, que je meurs de peur qu'on ne me l'enleve.

LISETTE *bas.*

Le beau joyau pour en être ſi fort épriſe !

Madame PATIN.

N'a-t-on point eu des nouvelles de ma niece ?

LISETTE.

Non, Madame.

Madame PATIN.

Je voudrois bien qu'elle fût ici avec ſon amant, & qu'on pût les marier auſſi cette nuit.

LISETTE.

Oui, Madame?

Madame PATIN.

Oui, vraiment; & je ne ſçais ce qui me fera le plus de plaiſir, d'épouſer le Chevalier, ou de déſeſpérer Mr. Serrefort.

LISETTE *à part.*

La bonne perſonne!

Madame PATIN.

Il ſe mangeroit les pouces de rage. Mais qu'eſt-ce que ceci? La Baronne à l'heure qu'il eſt? Eh! grand Dieu, n'en ſerai-je jamais défaite?

SCENE III.

Madame PATIN, LA BARONNE, LISETTE, JASMIN.

LA BARONNE.

Bonſoir, Madame.

Madame PATIN.

Madame, je ſuis votre ſervante.

LISETTE *bas.*

Bon, voici déjà la Baronne.

LA BARONNE.

Vous voilà bien ſeule, Madame; & où eſt donc Monſieur le Chevalier?

Madame PATIN.

Monſieur le Chevalier, Madame? Monſieur le Chevalier n'eſt pas toujours chez moi; & ſi c'eſt lui que vous cherchez. . . .

LA BARONNE.

Non pas, Madame, & ce n'eſt qu'à vous que j'ai affaire.

Madame PATIN.

Au moins, Madame, il n'eſt pas heure de ſolliciter.

LA BARONNE.

Oh! vraiment, ma pauvre Madame, ce ne ſont pas mes procès qui m'occupent à préſent, & j'ai bien autre choſe en tête. (*à Liſette.*) Oh çà, çà, détalez, s'il vous plaît, ma mie, & allez voir là-dehors ſi j'y ſuis.

Madame PATIN.

Comment donc, que veut-elle dire? Liſette, ne me quittez pas.

LA BARONNE.

Poltronne, vous avez peur?

Madame PATIN.

Quel eſt votre deſſein, Madame?

LA BARONNE.

Approchez, Jaſmin, approchez.

Madame PATIN.

Ah! bons Dieux, des épées! Madame, venez-vous ici pour m'aſſaſſiner?

LISETTE.

Vraiment, cela paſſe raillerie, Madame.

LA BARONNE.

Otez-vous de là, vous, ma mie, que je ne vous donne ſur les oreilles. Et vous, Madame, choiſiſſez de ces deux épées laquelle vous voulez.

Madame PATIN.

Moi, Madame, prendre une épée! hé, pourquoi, s'il vous plaît?

LA BARONNE.

Pour me tuer, ſi vous le pouvez.

Madame PATIN.

Moi? je ne veux tuer perſonne.

LA BARONNE.

Mais je veux vous tuer, moi.

Madame PATIN.

Hé, bon Dieu! que vous ai-je fait pour vous donner de ſi méchantes intentions?

LA BARONNE.

Ce que vous m'avez fait, Madame, ce que vous m'avez fait?

Madame PATIN.

Liſette, prenez garde à moi.

LISETTE.

Oui, Madame.

LA BARONNE.

Allons, allons; point tant de raiſonnemens, ma bonne amie. Vous m'enlevez le Chevalier; il eſt à moi, ce Chevalier, auſſi bien que mon moulin, & c'eſt une grace que je vous fais de vouloir bien voir à qui il demeurera.

Madame PATIN.

Quoi! Madame, c'eſt Monſieur le Chevalier qui vous fait tourner la cervelle?

LA BARONNE.

Oui, Madame, & il faut me le céder, ou mourir.

LISETTE.

Voilà une vigoureuſe femme, au moins.

LA BARONNE.

Voyez, renoncez à toutes les prétentions que vous avez ſur lui, & je vous donne la vie.

Madame PATIN.

Quelle étrange femme, Liſette! & comment pouvoir m'en débarraſſer?

LA BARONNE.

Oh! jour de Dieu, c'eſt trop barguigner. Allons, Madame, point de quartier.

Madame PATIN.

Ah! je ſuis morte. Au voleur, à l'aide, on m'aſſaſſine.

LISETTE.

Madame, vous n'y ſongez pas. Grace, grace, Madame.

LA BARONNE.

Ame baſſe!

Madame PATIN.

Holà, Jaſmin, la Brie, la Fleur, la Jonquille, la Penſée, mes Laquais, mon Portier, mon Cocher, holà.

LISETTE.

Eh! paix, Madame. Quel vacarme faites-vous là?

LE COCHER.

Qu'eſt-ce qui gnia, Madame? Morguenne, à qui en avez-vous? Comme vous gueulez!

Madame PATIN.

Ah ! mes enfans, jettez-moi Madame par les fenêtres, je vous en prie.

LA BARONNE.

Merci de ma vie, le premier qui avance, je lui donnerai de ces deux épées dans le ventre.

Madame PATIN.

Eh bien, là, Madame la Baronne, descendez par la montée, on vous le permet ; mais dépêchez-vous.

LA BARONNE.

Malheureuse petite Bourgeoise, refuser l'honneur de se mesurer avec une Baronne !

LISETTE.

Ne faites pas de bruit davantage, Madame.

LA BARONNE.

Elle veut devenir femme de qualité, & elle n'oseroit tirer l'épée ! Merci de ma vie, je m'en vais chercher le Chevalier, & s'il ne change de sentiment, ce sera à moi qu'il aura affaire.

LISETTE.

Eh ! Madame.

SCÈNE IV.

Madame PATIN, LISETTE.

Madame PATIN.

HÉ, laisse-là faire, Lisette. J'aime bien mieux qu'elle aille le chercher, que non pas qu'elle l'attende chez moi.

LISETTE.

Vous avez raison ; mais, Madame, entre vous & moi, je crains bien que cette Baronne-là ne vous joue quelque mauvais tour.

Madame PATIN.

Va, va, il n'y a rien à craindre ; & quand le Chevalier sera mon mari, il me mettra à couvert des emportemens de cette folle. Elle est furieusement emportée, oui ; & je crois que si je n'avois pas appellé du

ſecours, elle nous auroit fait un mauvais parti à l'une & à l'autre.

LISETTE.

Je le crois, vraiment. Et ſçavez-vous bien, Madame, qu'il n'y a rien au monde de ſi dangereux qu'une vieille amoureuſe? Je m'étonne que vous ayez été ſi pacifique.

Madame PATIN.

J'ai eu peur d'abord, je te l'avoue.

LISETTE.

On en prendroit à moins.

Madame PATIN.

Et je n'en ſuis pas encore bien remiſe.

SCENE V.

Madame PATIN, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

AH! ma tante, je viens d'avoir une belle frayeur.

Madame PATIN *à Liſette.*

Elle a rencontré la Baronne.

LUCILE.

Je viens implorer votre protection, ma tante, & vous demander un aſyle contre la violence & les injuſtices de mon pere.

Madame PATIN.

Comment donc, ma niece, que vous a-t-il fait?

LISETTE *bas.*

Qu'eſt-ce que ceci?

LUCILE.

Ah! ma tante, qu'on eſt malheureuſe d'être fille d'un pere comme celui-là!

Madame PATIN.

Mais encore, qu'y a-t-il de nouveau? Qu'eſt-il arrivé?

LUCILE.

Eh! ne le devinez-vous pas, ma tante? Il a trouvé au logis ce Monſieur qui m'aime. Marton, la fille de

chambre de ma mere, l'avoit fait entrer par la porte du jardin.

Madame PATIN.

Hé bien, ma niece, qu'a fait votre pere ?

LUCILE.

Il m'a donné deux ſoufflets, ma tante, & il a traité ce pauvre garçon de la maniere la plus incivile.

LISETTE.

Cela eſt bien malhonnête !

Madame PATIN.

Il ne l'a pas frappé, peut-être ?

LUCILE.

Je crois qu'il n'a pas oſé ; mais ce qui me fâche le plus, c'eſt que mon pere m'a donné ces deux ſoufflets devant lui.

Madame PATIN.

Le brutal !

LUCILE.

Cela me tient au cœur, voyez-vous, & j'ai bien réſolu de m'en venger.

Madame PATIN.

Hé bien, ma niece, qu'eſt-ce que je puis faire pour vous ?

LUCILE.

J'aurois beſoin d'un bon conſeil, ma tante.

Madame PATIN.

Mais encore ?

LUCILE.

Ce Monſieur m'a priée de trouver bon qu'il m'enlevât. Conſeillez-moi d'y conſentir, ma tante, vous ne me ſçauriez faire plus de plaiſir.

Madame PATIN.

Si je vous le conſeillerai, ma niece ! Il ne faut pas manquer cette affaire faute de réſolution. Où eſt-il à préſent ?

LUCILE.

Il eſt allé prendre deux mille piſtoles chez ſon Intendant, & il doit ſe rendre dans ſon carroſſe à la Place des Victoires, où j'ai laiſſé Marton pour l'attendre, & pour me venir dire quand il y ſera.

LISETTE *bas.*

La partie n'eſt pas mal liée; mais il ne ſera pourtant pas difficile à Mr. Serrefort de la rompre.

Madame PATIN.

Voici ce qu'il y a à faire, ma niece. Dès que votre amant ſera au rendez-vous, il faut qu'il vienne ici, je ſerai bien aiſe de le voir; je ferai mettre ſix chevaux à mon carroſſe, & vous irez enſemble à une maiſon de campagne, où je répondrois bien qu'on n'ira pas vous chercher.

LUCILE.

Ah! ma bonne tante, que je vous ai d'obligation! Mais il faudroit envoyer quelqu'un dire à Marton de l'amener.

Madame PATIN.

Envoyez-y un laquais, Liſette.

LISETTE.

Oui, Madame. (*bas.*) Je vais l'envoyer chez Mr. Migaud, la fête ne ſeroit pas bonne ſans lui.

LUCILE.

Au moins, ma tante, ce n'eſt que par votre conſeil que je me laiſſe enlever; & je me garderois bien de m'engager dans une démarche comme celle-là, ſi vous n'étiez la premiere à l'approuver.

Madame PATIN.

Allez, allez, quand vous ne prendrez que de mes leçons, vous n'aurez rien à vous reprocher.

SCENE VI.

LE CHEVALIER, CRISPIN, Mad. PATIN, LUCILE.

LE CHEVALIER *à Criſpin.*

DÈs que j'aurai les mille piſtoles, je ne ferai pas grand ſéjour chez Madame Patin.

LUCILE *au Chevalier.*

Ah! Monſieur, vous voilà? Qui vous a déjà dit que j'étois ici?

LE

LE CHEVALIER.

Ah ! Criſpin, quel incident ! c'eſt ma petite brune.

CRISPIN.

Comment, morbleu, la petite brune !

LUCILE.

Voilà ma tante, Monſieur, dont je vous ai toujours dit tant de bien.

LE CHEVALIER.

Sa tante ?

CRISPIN.

Haye, haye, haye ; ceci ne vaut pas le diable.

LE CHEVALIER.

Mademoiſelle, j'ai l'honneur....

Madame PATIN.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie, ma niece ?

LUCILE.

Monſieur eſt la perſonne dont je vous ai parlé.

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, j'avois prié Mademoiſelle votre niece de....

Madame PATIN.

Quoi, Monſieur ? Il eſt donc vrai que vous êtes le plus fourbe de tous les hommes.

LUCILE.

Ah ! ma tante, que dites-vous là ? Vous me trahiſſez, ma tante : vous me dites de le faire venir, & vous le querellez quand il eſt venu.

Madame PATIN.

Ah ! ma pauvre niece, quelle aventure !

LE CHEVALIER.

Criſpin ?

CRISPIN.

L'affaire eſt épineuſe.

LUCILE.

Je n'y comprends rien, ma tante, en vérité.

Madame PATIN.

Scélérat !

LUCILE.

Mais, ma tante...

CRISPIN.

Sortons d'ici, Monſieur, c'eſt le plus ſûr.

Madame PATIN.

Voir conſtamment diſpoſer toutes choſes pour m'épouſer, & ſe propoſer le même jour d'enlever ma niece!

LUCILE.

Quoi! ma tante...

Madame PATIN.

Oui, mon enfant, voilà l'oncle que je voulois vous donner.

LUCILE.

Ah, perfide!

CRISPIN.

Monſieur, encore une fois, ſortons.

LE CHEVALIER.

Tais-toi.

CRISPIN.

Oh! parbleu, je voudrois bien, pour la rareté du fait, qu'il ſe tirât d'intrigue.

LUCILE.

Que vous avois-je fait, Monſieur, pour me vouloir tromper ſi cruellement?

Madame PATIN.

Pourquoi nous choiſiſſois-tu l'une & l'autre pour l'objet de tes perfidies?

LUCILE.

Répondez, Monſieur, répondez.

Madame PATIN.

Parle, parle, perfide.

LE CHEVALIER.

Hé! que diantre voulez-vous que je vous diſe, Meſdames? Quand je me donnerois à tous les diables, pourrois-je vous perſuader que ce que vous voyez n'eſt pas? Mais à prendre les choſes au pied de la lettre, ſuis-je ſi coupable que vous vous l'imaginez, & eſt-ce ma faute ſi nous nous rencontrons tous les trois ici?

Madame PATIN.

Tu crois tourner cette affaire en plaiſanterie?

LE CHEVALIER.

Je ne plaiſante point, Madame, le diable m'em-

porte, & je vous parle de mon plus grand ſérieux. Pouvois-je deviner que vous êtes la tante de Mademoiſelle, & que Mademoiſelle eſt votre niece ?

CRISPIN.

Diable ! ſi nous avions ſçu cela, nous aurions pris d'autres meſures.

LE CHEVALIER.

Si vous ne vous étiez point connues, vous ne vous feriez point fait de confidence l'une à l'autre, & nous n'aurions point à préſent l'éclairciſſement qui vous met ſi fort en colere.

LUCILE.

Hé ! feriez-vous pour cela moins coupable ? En ſerions-nous moins trompées ? Et pouvez-vous jamais vous laver d'un procédé ſi mal-honnête ?

LE CHEVALIER.

Mettez-vous à ma place, de grace, & voyez ſi j'ai tort. J'ai de la qualité, de l'ambition, & peu de bien. Une veuve des plus aimables, & qui m'aime tendrement, me tend les bras. Irai-je faire le Héros de Roman, & refuſerai-je quarante mille livres de rente qu'elle me jette à la tête ?

Madame PATIN.

Hé ! pourquoi donc, perfide, puiſque tu trouves avec moi tous ces avantages, deviens-tu amoureux de ma niece ?

LE CHEVALIER.

Oh ! pour cela, Madame, regardez-la bien. Sa vue vous en dira plus que je ne pourrois vous en dire.

CRISPIN.

Je commence à croire qu'il en ſortira à ſon honneur; quand les Dames querellent long-temps, elles ont envie de ſe raccommoder.

LE CHEVALIER.

Je trouve en mon chemin une jeune perſonne, toute des plus belles & des mieux faites. Je ne lui ſuis pas indifférent. Peut-on être inſenſible, Madame, & ſe trouve-t-il des cœurs dans le monde qui puiſſent réſiſter à tant de charmes ?

CRISPIN.

Il aura raiſon, à la fin.

Madame PATIN *à Lucile.*

Ah ! petite coquette, ce ſont vos minauderies qui m'ont enlevé le cœur du Chevalier. Je ne vous le pardonnerai de ma vie.

LUCILE.

Oui, ma tante ! il n'aimeroit que moi ſans vos quarante mille livres de rente. C'eſt moi qui ne vous le pardonnerai pas.

LE CHEVALIER.

Oh ! Meſdames, il ne faut point vous brouiller pour une bagatelle ; & s'il eſt vrai que vous m'aimiez autant qu'il m'eſt doux de le croire, que celle qui a le plus d'envie de me le perſuader, faſſe un effort ſur elle-même, & me cede à l'autre. Je vous aſſure que l'infortunée qui ne m'aura point, ne ſera pas la plus malheureuſe.

Madame PATIN.

Je t'aime à la fureur, ſcélérat ; mais j'aimerois mieux que ma niece fût morte, que de la voir jamais à toi.

LUCILE.

Je défie tout le monde enſemble d'aimer autant que je vous aime ; mais pour vous voir le mari de ma tante, c'eſt ce que je ne ſouffrirai jamais.

CRISPIN.

Voilà l'affaire dans ſa criſe.

LUCILE.

Ah ! ma tante, voilà mon pere que j'entends.

Madame PATIN.

Cachez-vous vîte, Monſieur le Chevalier.

SCENE VII.

Mr. SERREFORT, Mad. PATIN, LUCILE, LE CHEVALIER, CRISPIN.

Mr. SERREFORT *au Chevalier.*

NOn, non, Monſieur, il n'eſt pas beſoin de vous cacher. Ah, ah ! Madame ma belle-ſœur, c'eſt donc

là ce Monſieur le Chevalier que vous voulez épouſer?

Madame PATIN.

Oui, Monſieur; & c'eſt ce même Chevalier que Mademoiſelle votre fille court aux Thuileries, & qui, ſans moi, ſeroit peut-être votre gendre à l'heure qu'il eſt.

Mr. SERREFORT.

Que vois-je! C'eſt le même homme que j'ai trouvé chez moi.

LE CHEVALIER.

Nous ſommes heureux à nous rencontrer, comme vous voyez.

Mr. SERREFORT.

Quoi! Monſieur, en même jour vouloir épouſer ma ſœur & ma fille? C'eſt avoir bien la rage d'épouſer pour me perſécuter.

LE CHEVALIER.

Moi, Monſieur? au contraire; & pour vous faire voir que je veux être de vos amis, avantagez de ces deux Dames celle que vous haïſſez, & j'en ferai ma femme tout auſſi-tôt.

Mr. SERREFORT.

Qu'eſt-ce à dire cela? Oh! je ne prétends pas que vous épouſiez ni l'une, ni l'autre.

SCENE DERNIERE.

Mr. MIGAUD, Mr. SERREFORT, Mad. PATIN, LE CHEVALIER, LUCILE, CRISPIN, LISETTE.

Mr. MIGAUD *à Mad. Patin.*

UN de vos laquais, Madame, vient de m'avertir avec empreſſement que vous me vouliez parler de quelque choſe, je n'ai point perdu de temps.

Madame PATIN.

Oui, Monſieur, il ſemble que mon laquais ait deviné ma penſée, & vous venez tout à propos profiter de mon dépit.

Mr. MIGAUD.

Comment donc, Madame ?

Madame PATIN.

Voilà ma main, Monſieur ; & dès demain je vous épouſe, pourvu qu'en même temps Monſieur votre fils épouſe ma niece.

Mr. MIGAUD.

Ah ! Madame, que cette condition me fait plaiſir !

Mr. SERREFORT.

C'eſt moi qui vous réponds de cet article, & ma fille, je crois, n'aura pas l'audace de réſiſter à mes volontés.

LUCILE.

Dans le déſeſpoir où je ſuis, mon pere, je ferai tout ce que vous voudrez.

Madame PATIN *au Chevalier.*

Tu n'épouſeras pas ma niece, perfide !

LUCILE *au Chevalier.*

Vous ne ſerez jamais le mari de ma tante, pourtant.

CRISPIN.

Adieu donc, Meſdames, juſqu'au revoir. Hé bien, Monſieur, ne ferez-vous pas quelque petit air ſur cette aventure-là ? Une chanſon à propos raccommode quelquefois bien les choſes, comme vous ſçavez.

LE CHEVALIER.

Il n'y a que les mille piſtoles de Madame Patin que je regrette en tout ceci. Allons retrouver la Baronne, & continuons de la ménager juſqu'à ce qu'il me vienne quelque meilleure fortune.

FIN.